

## CHAPITRE 3

### Freinet à Saint-Paul (1928-1933)

La mise en place d'une pédagogie globale

Les plans de clivage avec l'ancien système éducatif

Les différents registres de l'expression libre

L'observation critique du milieu

Une documentation pour les enfants

Les apprentissages individualisés

Un réseau élargi, véritablement international

L'affaire de Saint-Paul

#### La nomination à l'école de Saint-Paul :

En 1928, Freinet et Elise demandent leur changement pour Saint-Paul. Freinet obtient la classe unique de garçons, Elise qui a été nommée à Vence (à 4 km), faute d'un poste disponible à Saint-Paul, refuse et reste en congé sans traitement jusqu'en 1930.

Quelles sont les motivations de ce changement ? Surtout le rapprochement de la côte qui pose différemment les problèmes de communications. Bien que Bar ne soit pas très éloigné, il fait partie de l'arrière pays grassois. Saint-Paul est tourné au contraire vers la côte que longent la ligne de chemin de fer PLM et la Nationale 7. Freinet pense avec juste raison que cela renforcera son intégration à la vie sociale, syndicale et politique du département et, plus pratiquement, facilitera les expéditions de colis, de revues et de courrier dans toute la France et à l'étranger.

Le village (moins de 400 habitants) ne s'appelle pas encore couramment Saint-Paul-de-Vence. On l'a longtemps dénommé St-Paul-du-Var, bien qu'il ne soit pas riverain du fleuve, probablement parce qu'avant le rattachement de Nice à la France, le Var était alors le nom de son département. Un village perché, comme beaucoup d'autres en Provence ; des remparts du XVIe, de nombreuses maisons anciennes. Le tourisme n'a pas encore l'ampleur actuelle mais il est déjà présent.

NPP décrit (p. 71) les débuts à l'école de Saint-Paul. Voici ce qu'en dit Freinet lui-même dans le bulletin *L'Imprimerie à l'Ecole* (IE n° 28, décembre 29, p. 67) : *Au premier octobre 1928, nous étions nommés dans notre poste actuel que venait de quitter un collègue malade depuis plusieurs années. Instituteur essentiellement autoritaire, dédaignant et ne respectant pas les enfants, il avait naturellement basé toute discipline sur l'obligation, le contrôle, la compétition - et leurs résultantes : la tricherie et l'hypocrisie. Pour des raisons qu'il est superflu d'exposer ici, les élèves étaient non seulement ignorants de toutes choses, mais leur moralité avait été profondément et totalement faussée. Les habitudes scolaires que nous réprouvons semblaient solidement ancrées chez nos nouveaux élèves, dont la plupart faisaient l'école buissonnière les trois quart du temps. Nous ajouterons à ce tableau navrant que la salle de classe, qui n'avait reçu aucune réparation depuis une vingtaine d'années, était dans un état lamentable : vieux bancs de 2 mètres de long, dont quelques-uns, maladroitement débités en deux par le menuisier du village, basculaient sans cesse sur le plancher bosselé, encriers perdant l'encre, tableaux plus blancs que noirs, manque d'éclairage, armoires vides, balayage presque impossible, etc. Les premiers mois furent, de plus marqués par des batailles continues entre élèves, batailles parfois sanglantes auxquelles je dus*

*malgré moi me mêler. (...)*

Plus tard, il décrit la population (IE n° 50, p. 171) : *Nos élèves sont des fils de fermiers ou de métayers pauvres, italiens ou naturalisés, et qui pratiquement ne sont jamais intéressés à la gestion de la commune. Les véritables indigènes, plus ou moins petits bourgeois, n'ont plus d'enfants. Notre classe est donc, dans le village même, une classe de pauvres, d'exploités et cela pourrait bien éclairer définitivement les réactions scolaires. D'autre part, ces enfants habitent presque tous des fermes isolées, assez éloignées du village et il est impossible de réunir leurs parents autour de n'importe quelle manifestation scolaire : cours d'adultes, cinéma, le soir ou même le dimanche, gratuit ou payant, arbres de Noël... toutes nos sollicitations ont été bien vaines. Les enfants ont compris qu'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.*

*Revenons au n° 28, où il raconte ses premières interventions : La table magistrale était sur une puissante estrade. Nous nettoyâmes cette estrade, à laquelle je clouai quatre solides pieds, et, sur cette table improvisée, trôna, dès le lendemain, notre matériel d'imprimerie. (...) La vie des enfants allait, malgré les heurts et les difficultés innombrables, envahir notre classe (...) mais serait-elle capable d'animer suffisamment notre petit monde? Parviendrions-nous, sans obligation, sans manuel scolaire, sans leçons doctorales, sans récitation de résumés, à remplir convenablement notre tâche, à éduquer et à instruire nos élèves, et à mener peut-être ces quelques garçons si retardés au CEP? Notre confiance était bien grande. Les résultats ont dépassé nos espoirs.*

## **La mise en place d'une pédagogie globale**

**(1928-32)**

Nous avons vu que, dès le début, Freinet savait où il voulait aller. Les premières années de changement ont été consacrées au soubassement : l'expression libre aidant à connaître les intérêts réels des enfants, l'imprimerie permettant de fixer et de valoriser leur pensée, l'organisation d'un réseau d'échanges entre classes et d'un mouvement favorisant la mise en commun des recherches et des réalisations. Les progrès vont maintenant pouvoir s'accélérer.

### **Une démarche d'animation :**

Comment expliquer le dynamisme avec lequel un petit groupe, né en 1926, réalise en quelques années ce qui semblerait hors de portée de mouvements plus nombreux et plus riches? La tentation serait de ramener l'essentiel à la personnalité du leader charismatique, sans lequel, incontestablement, l'évolution ne se serait pas produite. Mais les qualités exceptionnelles de Freinet expliquent peu de choses. J'ai, comme tous les gens de ma génération, connu trop de "guides" ou de "timoniers" pour verser dans le culte de la personnalité (qui jette généralement un voile pudique sur la répression féroce qui frappait les insensibles à l'aura du chef).

Le tempérament des premiers et indéfectibles compagnons de Freinet exclut d'emblée qu'ils aient agi, subjugués par leur leader. Pour expliquer que, dans leur diversité souvent conflictuelle, ils aient constitué un mouvement à la fois aussi dynamique, cohérent, souple et solide, il me semble plus intéressant d'analyser la démarche d'animation utilisée. Peut-être permettra-t-elle de cerner les secrets (reproductibles) d'une incontestable réussite militante.

### **Une attention permanente aux réalités :**

Même s'il a tendance à marcher devant, Freinet ne cesse de s'informer, par courrier ou questionnaires systématiques, de l'état réel des pratiques des autres militants, de leurs besoins, des difficultés qu'ils rencontrent. Sans doute pense-t-il parfois que certains restent trop timorés, mais il ne leur en fait pas reproche, son expérience des enfants lui ayant appris qu'en voulant brusquer, on renforce plutôt les blocages. Il approuve toujours la prudence, tout en fournissant des éléments qui sécurisent (par exemple, en montrant que les sujets librement abordés par les enfants couvrent une bonne partie des programmes) et en proposant des techniques ou des outils qui aideront sans risque à aller plus loin.

Comme avec ses élèves, il prend en compte l'affectivité. Du collègue et du militant il ne dissocie pas la personne, sa famille, sa santé, ses soucis, ses violons d'Ingres. Il ne s'agit pas là d'un procédé formel, vite usé. C'est pour lui une appréhension globale des réalités humaines. Comme Freinet a bonne mémoire, les militants sont très sensibles aux questions qu'il leur pose sur l'évolution du petit dernier ou les inquiétudes pour la santé de la vieille mère. Dans l'authenticité de cette fraternité, chacun sait qu'il existe autrement que par les responsabilités qu'il a acceptées.

### **Le rôle d'entraînement des échanges inter scolaires :**

Passant rapidement de deux à plus d'une centaine, le groupe ne cesse d'intégrer des nouveaux qui pourraient rester en décalage sur les premiers. On ne mesurera jamais assez l'importance des échanges interscolaires dans la mise à niveau permanente. La correspondance de classe à classe est un stimulant efficace, si l'un des deux éducateurs est mieux rôdé. Il est significatif que les premiers imprimeurs prennent chaque année un nouveau correspondant, alors qu'il leur serait plus facile de rester entre eux. Ils ne perdent pourtant pas le contact avec leurs anciens correspondants et échangent souvent le journal, parfois des colis ou des lettres personnelles. Le solide arrimage deux à deux se transforme peu à peu en réseau.

L'échange ne se limite pas au simple dialogue. Tant que cela reste possible, chacun reçoit les imprimés de tous les autres. *La Gerbe* sera ensuite le creuset où l'on retrouve des apports de classes très diverses. Le bulletin propose sans cesse des témoignages n'ayant pas prétention de modèle mais suscitant l'émulation.

### **L'implication militante par compagnonnage :**

Dès la première circulaire (juillet 26), Freinet a inauguré une méthode qu'il utilisera souvent : il soumet à la critique de ses nouveaux compagnons le manuscrit de son premier livre *L'imprimerie à l'école*, en le faisant circuler entre les huit membres du groupe. Cette pratique lui apportera des réactions lui permettant d'approfondir sa pensée, mais en associant ainsi les nouveaux venus, il obtient plusieurs effets complémentaires : la valorisation et l'implication de ces militants, leur formation de base en les plaçant de plain-pied avec l'état le plus récent de la réflexion et de la pratique.

En effet, on ne lit pas de la même façon un ouvrage publié, déjà clos, et un manuscrit en cours où la pensée se trouve encore à l'état naissant et que le lecteur pourra peut-être aider à faire évoluer. C'est sensible en classe avec les enfants et explique la dynamique de l'expression libre mise au point en commun, ignorée de ceux qui se contentent de lire des textes déjà publiés. Avec les adultes, c'est également vrai et permet de comprendre le lien particulièrement fort qui soude les compagnons participant à une aventure nouvelle.

### **L'appel aux initiatives :**

Dans la logique du compagnonnage, le nouveau venu n'est pas traité en néophyte ayant tout à apprendre, il est accueilli comme une force neuve qui enrichit le groupe. Réduit à l'état de slogan, ce serait un simple procédé de manipulation des militants, mais il ne ferait pas longtemps illusion. Comme dans sa classe, Freinet sollicite les initiatives de chacun et, loin de se les approprier, il les publie avec la signature et souvent l'adresse de l'auteur.

Les apports concernent souvent des techniques d'appoint. Par exemple, pour illustrer les textes des enfants : Leroux et Coutelle (Sarthe) conseillent les clichés de carton découpé et de contreplaqué; un peu plus tard, Roulin (Sarthe également) propose le cliché de zinc. Leroux propose la construction du premier limographe, duplicateur à stencils, rudimentaire mais à la portée de tous.

Il s'agit aussi de conseils pédagogiques. Ainsi, en 1928, René Daniel montre comment renforcer

l'expressivité des textes d'enfants (transcription de leurs exclamations, dialogue, reconstitution de la scène racontée en revivant gestes et paroles entendues, discussion collective autour du sujet), en un mot préférer la vie à la rédaction classique. Ballon (Indre-et-Loire) traite de l'organisation pratique de la classe.

Freinet n'opère pas un tri préalable entre ce qui est directement utilisable ou utopique. Le temps se chargera bien de faire le partage. C'est ainsi que certaines idées sont lancées très tôt qui ne trouveront que bien plus tard une application, souvent dans l'ignorance des premiers ballons d'essai. Dès 1929, Rousson (Gard) et Garnier (Isère) évoquent l'intérêt que représenterait un voyage chez les correspondants, pratique qui ne sera effective qu'après la guerre. La même année, Roger Lallemand suggère la création d'une monnaie intérieure à la classe, réinventée beaucoup plus tard par d'autres.

### **Une philosophie du foisonnement :**

Au départ, Freinet n'a encore que des notions imprécises sur la future pédagogie populaire et sur le mouvement nécessaire pour la mettre en oeuvre. Mais ce qui le caractérise déjà est son attitude face au foisonnement des idées et des initiatives.

Sous l'effet du modernisme technique, la tendance la plus répandue consiste à développer ce qui est défini a priori comme efficace et à rejeter comme inutile, voire nuisible ou menaçant, tout ce qui n'entre pas dans les schémas préétablis. Le foisonnement angoisse par la crainte de ne pas savoir le maîtriser. Actuellement, on perçoit mieux les impasses où conduit cette mentalité (gaspillage et saccage des ressources naturelles, répétition des schémas erronés, absence d'inventivité, raréfaction des diversités).

Dans sa classe comme dans son mouvement, Freinet n'a pas cette peur du foisonnement encore non organisé. Il préfère une fécondité excessive à une quasi-stérilité. En ce sens, il a gardé la leçon de la nature non domestiquée : la vie y est toujours synonyme de profusion. Il respecte, suscite même, le foisonnement, estime normal de n'y prélever que ce qui est momentanément utilisable et trouve plus rassurante qu'angoissante l'abondance de vie encore inexploitée. Il n'est pas obsédé par le besoin de canaliser par avance ce qui ne jaillit pas encore, de mettre en oeuvre prématurément des structures qui resteraient peut-être des squelettes vides ou des carcans. A ses yeux, les fluctuations de l'abondance de vie se régulent plus facilement que le dépérissement.

### **Le rappel constant des objectifs généraux :**

Néanmoins, Freinet reste conscient que des initiatives partant dans tous les sens pourraient faire oublier l'axe de la progression. Aussi rappelle-t-il périodiquement les objectifs généraux et les choix fondamentaux. Les éditoriaux qu'il écrit dans le bulletin *L'Imprimerie à l'Ecole* (IE) servent généralement à ce recentrage de l'action, mais on aurait tort de ne porter l'attention que sur eux. Une lecture vigilante du bulletin montre que toute occasion lui est bonne pour rappeler, par petites touches, les caps importants : courte réaction au bas d'un témoignage (le renforçant ou le nuancant); réponse à un courrier de lecteur; et surtout notes de lecture. Il arrive que l'éloge ou la critique d'un article ou d'un livre, pas forcément pédagogique, révèle davantage sa pensée que l'éditorial du même bulletin. Je ne citerai que ses critiques de *L'éducation fonctionnelle* de Claparède (IE n° 47, p. 100), de *Mobilisation de l'énergie* de Charles Baudouin (n° 49, p. 164), de *Signification biologique de l'éducation* de Paul Brien (n° 50, p. 199). Voici un extrait du commentaire de Freinet : *Ce livre (...)*

*donne aux éducateurs une bonne leçon de bon sens et d'humilité. A ceux qui voudraient faire croire que l'éducation peut transformer le monde, il rappelle les principes naturels. Est-ce le langage d'un homme qui prétendrait faire la révolution par la pédagogie? Il parle aussi de L'éducation physiologique du Dr Seguin (n° 51, p. 230), de L'épopée du travail moderne (la merveilleuse transformation de l'Union Soviétique) de M. Iline (n° 52).*

Dans son rappel des choix fondamentaux, Freinet ne cache pas ses opinions politiques mais il les affirme comme témoignage personnel, sans chercher à imposer ses vues et, compte tenu de leur refus commun du dogmatisme et de l'endoctrinement, ceux qui ne partagent pas ses positions de communiste n'y voient pas matière à conflit. A cet égard, l'éditorial de février 32 (IE n° 49, p. 137) *L'école prolétarienne et la crise* pose nettement le problème. Après avoir rappelé les effets de la crise sur les enfants de chômeurs ou de métayers et les conséquences de la sous-alimentation, du manque de chauffage et de vêtements sur le comportement à l'école, il poursuit : *Ce n'est malheureusement pas la pédagogie qui diminuera la misère ouvrière; ce ne sont pas davantage les considérations psychologiques qui peuvent influencer sur notre état social et scolaire. Nous sommes dominés par une fatalité économique contre laquelle seule la force ouvrière luttera efficacement. (...) En dehors de la classe en nous mêlant, chacun avec notre tempérament particulier aux luttes sociales, syndicales et politiques.*

### **L'appel systématique au débat :**

A toute occasion, Freinet suscite la discussion, souvent en publiant des objections ou des réticences exprimées par courrier, généralement sans intention de diffusion publique. Pourquoi pratique-t-il ainsi ? Tout d'abord, pour rappeler que le droit de critique appartient à tout membre du groupe.

Bien souvent, son opinion personnelle n'est pas encore arrêtée et il a besoin d'avis divers pour approfondir sa pensée. Pour lui, le scandale n'est pas de se tromper, c'est de n'avoir aucune opinion (d'anciens élèves nous ont confirmé qu'en classe, il talonnait les plus inhibés pour qu'ils osent prendre une position, même si c'était pour en changer par la suite). C'est le débat qui aide progressivement à clarifier les problèmes et à rectifier les erreurs d'appréciation.

Même lorsque son opinion est déjà faite, Freinet préfère souvent que d'autres l'expriment. Il est fréquent qu'un débat coure sur plusieurs numéros successifs, afin que toutes les positions aient l'occasion de s'exprimer. Par contre, Freinet a horreur qu'on revienne sur un débat clos, sauf s'il ressurgit plus tard sous un autre angle. Il souhaite qu'on débattenne sans concession, pas qu'on discute interminablement, pour le simple plaisir.

### **La rupture de la solitude de l'enseignant :**

Qu'il soit isolé dans son village ou au milieu de ses collègues de l'établissement, chaque enseignant est seul face à ses élèves. Maître à bord peut-être, mais sous la coupe des autorités et des règlements. Le syndicalisme, tardivement autorisé dans la Fonction Publique, permet de renforcer la défense corporatiste mais ne résout en rien cette pesante solitude. Pour la première fois, des éducateurs peuvent échanger sur leurs problèmes quotidiens et se donner ensemble les moyens de les résoudre. Grâce à la correspondance, aux bulletins, aux rencontres pédagogiques, ils peuvent enfin s'écrier comme Freinet : *Nous ne sommes plus seuls!* Cette rupture de la solitude pédagogique sera souvent perçue comme inquiétante par les tenants de toutes les hiérarchies.

[\(retour\)](#)

## Les plans de clivage avec l'ancien système d'éducation

### Méthode ou techniques éducatives ?

En décembre 1928 (IE n° 18, p. 3), Freinet définit sa démarche *vers une méthode d'éducation nouvelle pour les écoles populaires*. Il critique le galvaudage du mot "méthode" par tous les faiseurs de manuels qui baptisent ainsi de simples procédés qui *abêtissent l'enfant au lieu de contribuer à sa véritable éducation*. (...) *Dans l'ancienne école, l'instituteur instruit, parfois même prétend éduquer ses élèves. Nous disons : c'est l'enfant lui-même qui doit s'éduquer, s'élever avec le concours des adultes. (...) La vie de l'enfant, ses besoins, ses possibilités sont à la base de notre méthode d'éducation populaire. (...) Nous parlerons seulement de techniques éducatives, montrant d'abord que les diverses solutions que nous apporterons ne sont rien par elles-mêmes, sans l'esprit de la méthode qu'elles doivent servir ; et aussi que ces procédés, si nouveaux et si bien étudiés soient-ils, sont, eux, à notre mesure, c'est-à-dire incomplets, sujets à changements fréquents, à perfectionnements incessants pour une marche assurée vers notre idéal éducatif. Si nous avons tenu à faire cette distinction capitale entre la méthode d'éducation et les techniques de travail, c'est afin qu'on ne continue pas à confondre l'oeuvre d'élévation et de libération avec les outils qui permettront de l'édifier, et qu'on n'isole pas nos recherches pratiques du grand problème social, politique, économique et philosophique qu'est la recherche d'une méthode d'éducation populaire.*

*Toute sa vie, Freinet évitera de qualifier de méthode l'ensemble de ses pratiques éducatives. Voyant comment se sont figées et souvent dogmatisées les méthodes Montessori ou Decroly, il continuera à dire : techniques Freinet et, bien plus tard, pour réunir dans un même mot les pratiques et l'esprit qui les sous-tend, il dira pédagogie Freinet. Il n'utilisera le mot méthode qu'associé à naturelle pour désigner la démarche qu'il préconise pour les apprentissages du langage, de la lecture, du dessin, du calcul, etc.*

Au-delà des appellations, il faut bien voir que tous les nouveaux outils, toutes les pratiques que Freinet introduit dans sa classe, transforment, beaucoup plus profondément qu'il ne semblerait au premier regard, le système éducatif précédent.

### Une autre dialectique de l'oral et de l'écrit :

L'imprimerie existe depuis des siècles quand Freinet commence à l'utiliser quotidiennement avec ses élèves, mais peut-être n'a-t-on pas toujours vu assez clairement qu'il est le premier à rompre radicalement avec une pédagogie fonctionnant sur des schémas bien antérieurs à la propagation de l'imprimerie, notamment dans la confusion des rôles respectifs de l'oral et de l'écrit.

Traditionnellement, la scolarisation semble impliquer d'abord l'inhibition de l'expression orale personnelle des enfants, taxée de "bavardage" dès lors qu'elle n'est pas la réponse attendue aux questions du maître. L'école passe alors la majeure partie de son temps à faire oraliser de l'écrit (lecture à haute voix, récitation par coeur des résumés), à faire transcrire de l'écrit (copie) ou de l'oral, généralement tiré lui-même d'un livre (dictée et, pour les plus grands, cours dicté). Dans la leçon magistrale, l'enseignant se contente souvent de raconter en moins bien ce qui est contenu dans les livres (généralement dans un seul livre : le manuel). On assiste, en circuit fermé, au recyclage permanent (oral-écrit; écrit-oral) du même "beau" langage, excluant tout registre différent, tout



apport extérieur suspect d'en altérer la qualité académique. D'où le refoulement violent des parlers locaux au siècle dernier, le rejet de toute expression spontanée; ce qui aboutit à la non-implication d'un grand nombre d'élèves expliquant l'énorme taux d'échec, malgré la scolarisation généralisée.

Dans la classe de Freinet, oral et écrit retrouvent leur spécificité. Le langage oral sert d'abord à dire, à échanger, à discuter. Quand la pensée s'est élaborée, on peut l'échanger sous forme écrite (manuscrite ou imprimée). Lorsque l'enfant a compris comment sa parole peut se transformer en écrit (et pas simplement en la transcrivant telle quelle), comment elle peut acquérir pérennité mais aussi se moduler de façons diverses, il se tourne avec plus de curiosité vers les écrits des autres (enfants et adultes). Il pourra ensuite réagir oralement aux textes explorés, non pas uniquement en les lisant tout haut ni en les récitant, mais en discutant avec d'autres de ce qu'il y a découvert. Sans être interchangeables, oral et écrit ont maintenant de multiples connexions.

L'enseignant ne perd plus son temps uniquement à contrôler l'oralisation et la transcription stériles ou à déflorer ce que les élèves sont capables de lire par eux-mêmes. Il est devenu le meneur de jeu du dialogue, l'incitateur à mieux préciser et nuancer sa pensée dans les textes que l'on écrit, l'aiguilleur qui favorise les échanges avec l'extérieur, l'intercesseur vers tous les écrits disponibles, en classe et hors de l'école.

L'enfant ne ressent plus le passage à l'écrit comme inhibition ou aliénation de sa propre parole. L'oral et l'écrit sont devenus complémentaires et non conflictuels.

### **Une redistribution de l'éphémère et de l'immuable :**

Corollaire du nouveau rapport à l'oral et à l'écrit, s'instaure alors dans l'école une redistribution de l'éphémère et du permanent.

Jusqu'alors, une place importante est tenue dans la classe par le tableau noir qui possède son équivalent dans chaque pupitre : l'ardoise. Ici règne l'éphémère. Sur le tableau, le maître, ou un élève, écrit ce qui est voué à l'effaçage et doit donc être rapidement transcrit ou mémorisé. Sur l'ardoise, l'élève répond à l'interrogation, écrit l'exercice jetable dont, après le contrôle rapide du maître, il ne restera rien. Outils antiques, bien antérieurs à l'apparition de l'imprimé.

Sur les murs, un décor fixe, décidé une fois pour toutes par le maître, affichage souvent didactique (carte de France ou tableau de sciences), plus rarement esthétique (reproduction photographique). On y ajoute généralement l'emploi du temps pour montrer qu'il fait loi. Dans chaque cartable, un manuel par matière, identique pour tous. C'est le domaine de l'immuable.

Entre les deux, une zone intermédiaire occupée par le cahier dont le statut varie selon qu'il est "de brouillon" ou destiné au travail "au propre". Même le cahier-vitrine (fallacieux lorsqu'on n'y recopie que les corrigés) n'a guère d'espérance de vie au-delà des grandes vacances.

Le travail scolaire appartient essentiellement au domaine du jetable, probablement à cause d'une ancienne conception larvaire de l'enfance, selon laquelle c'est seulement à l'issue de son éducation que ce petit animal devient une personne (dite grande, il n'en existe pas d'autre). S'intéresser aux productions de l'enfance relèverait du fétichisme naïf qui fait parfois conserver une mèche de bébé ou une dent de lait. Seul le savoir, adulte par nature, mérite d'être conservé. C'est peut-être la survivance inconsciente d'une telle mentalité qui explique le mépris de certains enseignants pour la psychologie de l'enfant et de l'adolescent, suspecte de mettre en cause le monopole exclusif du

savoir, à leurs yeux unique élément important de l'école, donc de la formation des maîtres.

Dans la classe de Freinet, cette hiérarchie est complètement bouleversée. Ce qui était jugé éphémère tend à être conservé : les brouillons de textes, les griffonnages spontanés passent bientôt de la feuille volante au bloc-notes ou au classeur permettant d'observer les évolutions. De nombreuses recherches personnelles des enfants se transforment en petits albums échangés avec les correspondants dont on garde aussi soigneusement les envois.

L'immuable a la double caractéristique de ne plus être décidé par l'adulte seul et de se modifier au fil des semaines. Les enfants participent à l'affichage, à la décoration de la classe. L'emploi du temps acquiert de la souplesse pour prendre en compte également l'opportunité. Dans chaque pupitre, l'élément de permanence n'est plus le manuel (qui trouve place avec d'autres dans la bibliothèque, elle-même évolutive), c'est le livre de vie des enfants, véritable mémoire imprimée du groupe, quotidiennement enrichie.

Que des travaux d'enfants aient quitté le domaine du jetable pour acquérir la majesté et la permanence de l'imprimé, voilà un scandale que certains adultes ne sont pas près de surmonter.

### **Unité et harmonie dans le travail :**

En juin 1930 (IE n° 33, p. 229), Freinet synthétise sous ce titre une conception qu'il développera plus tard dans *L'Education du Travail*. Il dénonce le divorce entre l'école et la vie. *Dans l'immense majorité des cas, l'enfant est contraint d'avoir deux vies si ce n'est pas trois même : la vie véritable et complète dans la rue ou aux champs, \*\* avec la nature même, la première et l'idéale éducatrice ; la vie dans la famille où l'autorité du père censure souvent et réfrène à l'excès toutes les manifestations d'activité ; et enfin, la vie à l'école. Pour combler l'hiatus, l'école doit prendre les enfants tels qu'ils sont, partir de leurs besoins, de leurs intérêts véritables - même s'ils sont parfois en contradiction avec les habitudes sociales ou les idées des éducateurs -, mettre à leur disposition les techniques appropriées et les outils adaptés à ces techniques, afin de laisser librement s'amplifier, s'élargir, s'approfondir et se préciser la vie dans toute son intégrité et son originalité. (...) Freinet se situe déjà face aux tenants d'une pédagogie par le jeu : Nous ne saurions certes nous élever contre le jeu, besoin organique des enfants, mais nous pensons que se résoudre à employer le jeu à l'école comme procédé pédagogique d'acquisition, c'est tout simplement affirmer qu'on n'a pas su donner au travail, joyeux et voulu, la place qu'il mérite. Lorsque le travail est, non plus une obligation servile, mais une libération, il cesse d'être une fatigue psychique et il est monstrueux de le vouloir remplacer par un jeu. Désormais, les enfants que nous élevons sentent dans leur vie une implacable unité.*

\*\* Après plus d'un demi-siècle, la rue et même les champs ont largement perdu de leur capacité éducatrice, mais cette évolution ne fait que renforcer la responsabilité de l'école dans la recherche d'une véritable unité de vie des jeunes.

### **Un acte significatif : la suppression de l'estrade :**

Si, d'après NPP (p. 35), l'événement semble remonter à 1924, les anciens élèves de Bar-sur-Loup n'ont pas gardé souvenir que leur instituteur ait descendu son bureau de l'estrade. Freinet lui-même n'en parle qu'en 1928, à St-Paul, lorsqu'il transforme cette dernière en table de travail. Il préconisera

plus tard cet acte comme prémisses au changement de pédagogie. Il s'agit là bien plus que d'un geste symbolique contre le dogmatisme. Alors que l'enseignant est, par nature, un adulte qui domine généralement en taille tous ses élèves, le système scolaire a jugé nécessaire de le hausser davantage, afin de le désincarner en porte-parole de l'autorité, comme le juge ou le prélat, et pour faire comprendre à ceux qui l'ignoraient encore que, dans la classe, toute parole importante tombe du haut de cette *chaire* (il est d'ailleurs significatif que le terme soit commun à l'église et à l'école, même laïque : la vérité y est "*révélée*"). Un piédestal qui procure un semblant de prestige au prix de la distance et de l'immobilité.

Descendu définitivement de l'estrade, Freinet reste adulte, mais il se trouve au milieu des enfants, de plain-pied avec eux, comme tous les adultes dans la vie. Loin de renoncer à la moindre parcelle de son rôle culturel, il a cessé d'être magistrat du savoir pour devenir chef de chantier.

### **Un nouveau rapport de l'individuel et du collectif :**

La classe ancienne n'est que la juxtaposition fortuite d'un certain nombre d'élèves, agissant tous de façon identique, chacun étant individuellement responsable devant le maître. S'occuper du voisin, c'est bavarder ou tricher. La compétition elle-même vise uniquement à établir une hiérarchie entre les élèves. Elle incite moins à l'émulation naturelle qu'à la rivalité, elle exclut la solidarité et l'échange. Il n'existe de vie collective que pendant les récréations ou les moments de chahut, ce qui est loin d'être négligeable et tient d'ailleurs une large place dans les mémoires écolières.

Très souvent, certains enseignants croient opérer une révolution en acceptant que tous les exercices ne soient pas accomplis simultanément par les élèves. Certes l'assouplissement des rythmes constitue un relatif progrès, mais une simple individualisation des tâches obligatoires ne modifie en rien la juxtaposition des élèves et peut même renforcer leur isolement.

A l'époque, deux inspecteurs ont tenté d'infléchir l'individualisme scolaire : Cousinet en préconisant des travaux de groupe, Profit en instituant une solidarité par la coopérative scolaire. Freinet veut aller beaucoup plus loin. Sa pédagogie circule sans cesse entre l'individuel et le collectif, en les poussant tous deux à leurs limites.

Quoi de plus personnel que le texte libre dont l'enfant a choisi le sujet et l'opportunité de l'écrire ? Mais ce texte n'est pas limité au journal intime, il n'a pas pour destinataire, comme la rédaction, un seul lecteur : l'enseignant qui, tout au plus, en lira à la classe quelques extraits pour honorer ou ridiculiser le jeune auteur. Le texte libre est destiné à être présenté au groupe, pour aboutir, s'il est choisi, à une mise au net collective, puis sortir de la classe vers les correspondants et dans le journal scolaire. Toute recherche, toute découverte personnelle fait l'objet d'une communication, elle-même souvent diffusée hors de la classe. Chaque enfant est incité à apporter le maximum d'initiatives qui ne s'épanouiront que grâce aux autres.

La classe n'est plus la juxtaposition d'individus, tous soumis à l'autorité qui les domine, et où chacun ne peut réussir que par compétition contre ses semblables. Elle devient la communauté d'êtres en quête d'autonomie personnelle, participant à l'élaboration de leurs lois pour trouver ensemble le maximum d'épanouissement. Et cette communauté n'est pas close sur elle-même mais reliée à beaucoup d'autres, tout comme au milieu ambiant.

Qui ne s'aperçoit pas que ces deux modes d'éducation correspondent à des conceptions différentes de la vie sociale et politique ? Freinet ne cessera de le rappeler aux enseignants démocrates qui se

satisfont du féodalisme scolaire.

### **L'esprit de la coopération scolaire :**

Si l'on s'en tient aux livres de vie, c'est seulement à St-Paul en 28, que Freinet institutionnalise la coopérative de sa classe en faisant élire par les enfants : président, trésorier et secrétaire. En mars 32 (IE n° 50, p. 170), Freinet juge nécessaire de faire le point sur cette notion de coopérative scolaire, embrouillée par les incitations équivoques de certains inspecteurs : *Si vous fondez votre coopérative dans le but essentiel de recueillir l'argent que l'Etat ou la commune se refusent à vous allouer ; si, plus ou moins habilement, vous imposez à l'enfant une tâche financière qui lui répugne ; si vous exigez de lui cotisation, services excédant ses forces, besoins sans rapports avec la vie scolaire, vous ne faites plus de la coopération scolaire véritable ; vous vous contentez d'organiser l'exploitation des "possibilités financières de l'école" aux dépens de la pédagogie prolétarienne, aux dépens des travailleurs eux-mêmes. (...) Dès mon arrivée (à Saint-Paul), il y a trois ans et demi, j'ai posé comme principe essentiel de notre vie scolaire que les enfants doivent être capables de se diriger, de s'organiser, de chercher eux-mêmes les modes d'organisation susceptibles de servir le groupe. Seulement, il faut alors jouer franc-jeu. J'ai aussitôt mis entre les mains des enfants la gestion commerciale des fournitures scolaires (non fournies par la commune). (...) La gestion "imprimerie" a été mise également entre les mains des enfants. Pour la marche de ces divers services, pour les tâches nouvelles et nombreuses qui découlent aussi du travail de la classe, il a fallu désigner des élèves. Une assemblée a donc été nécessaire, des votes émis, des titulaires désignés. (...) Freinet explique qu'avec ses enfants de paysans pauvres, il a renoncé à percevoir des cotisations s'ajoutant au paiement des fournitures ; que devant le dédain des "riches" du village, il a renoncé à les faire solliciter par les enfants pour l'achat des journaux scolaires. Il refuse également de les exploiter pour des corvées ( nettoyage de la classe et des cabinets, transport de l'eau) qui devraient être assumées par la commune. Nous réprouvons nettement toute coopérative qui ne serait qu'une formule économique, qu'un organisme destiné à pallier à la misère de nos écoles. (...) Si vous parvenez au contraire -- et toutes nos techniques tendent vers ce but -- à enthousiasmer vos élèves pour des activités répondant à leurs besoins, vous aurez fait l'essentiel pour la vie de la classe. Nous sommes, dans une large mesure parvenu à ce but, en faisant soigneusement alterner les moments de travail en commun, dans la classe, avec les activités libres, en classe ou aux abords, en donnant au travail scolaire tout à la fois une adaptation parfaite à la vie des enfants, une motivation nouvelle et une grande souplesse d'expression par l'imprimerie à l'école, les échanges interscolaires et le fichier. Nous avons en réalité, et beaucoup mieux certainement que tant d'autres écoles possédant une coopérative officielle, réalisé la coopération effective dans le travail scolaire.*

*Il n'est pas surprenant que B. Profit, initiateur de la coopération scolaire en France, réagisse (IE n° 53, p. 270). Tout en reconnaissant que le stade éducatif préconisé par Freinet est un aboutissement, il défend le bien-fondé des autres formules : C'est par les petites entreprises d'ordre économique, auxquelles l'enfant collaborera non à son bénéfice personnel, par voie de répartition de dividende ou de ristourne, mais au bénéfice de la communauté scolaire que l'enfant prendra conscience de son rôle dans la société et qu'on pourra développer en lui le sens social et l'esprit de discipline nécessaire à toute action collective. Le débat n'est pas près de se clore.*

### **Espace intime et espace public :**

L'école a jusqu'alors dressé une cloison étanche entre l'espace intime de l'enfant (au milieu de ses

parents) et l'espace public dont elle estime faire partie, malgré son caractère de microcosme clos. En effet, tout le monde peut être amené à fréquenter un espace, sans qu'il s'agisse pour autant d'un véritable espace public (exemple : la caserne).

Elle ne veut rien savoir de la famille, ni la langue qu'elle parle, ni sa culture, ses traditions, sa mentalité (en mettant un pied dans l'école, les parents ne chercheraient-ils pas à imposer leur loi ?) Une telle hantise amène certains enseignants à refuser tout contact.. L'enfant qui entre à l'école doit abandonner ses faibles racines pour accéder à un autre univers culturel. Comme ce dernier est identique pour tous, on voudrait faire croire que l'égalité scolaire est ainsi réalisée, même si les statistiques des résultats démentent lourdement cette prétention. Privés de leurs repères, beaucoup d'enfants sont incapables de s'adapter à l'univers étrange (et parfois étranger) de cette école.

Freinet refuse ce type de cloisonnement qui engendre l'aliénation et provoque les blocages. Pour lui, l'enfant doit pouvoir arriver en classe, porteur de sa vie intime, matérialisée dans son expression, ses trouvailles. Par contre, l'école doit lui offrir le maximum d'ouvertures, non seulement sur l'univers clos de la culture académique, mais sur toutes les richesses du monde.

Le système scolaire n'est plus conçu comme un espace public aseptisé et fermé sur lui-même, mais comme un véritable sas, à la fois espace intime où l'enfant est chez lui, où l'affectivité garde tous ses droits, et espace de rencontre, largement ouvert. A cet égard, il n'est pas inutile de préciser que l'ouverture ne signifie pas l'irruption continue, au sein de l'école, d'intervenants extérieurs (ce qui est seulement une façon d'élargir le microcosme), elle donne surtout le droit et la possibilité de prendre de multiples contacts à l'extérieur.

En fait, on a changé de topologie éducative. Tous ceux qui ont travaillé avec les milieux déshérités ou immigrés savent à quel point ce changement est fondamental.

### **La rupture avec la scolastique médiévale :**

La démarche inaugurée par l'éducation nouvelle au début du XXe siècle est la première rupture radicale avec une pédagogie héritée du Moyen Age et qui n'a pas vraiment disparu avec l'avènement de l'école laïque. Ses caractéristiques : l'importance de la mémoire littérale (le "par coeur"), le poids dominant accordé aux mots plutôt qu'aux réalités qu'ils désignent, la compilation (même quand la photocopieuse a relayé la copie manuscrite), la glose sur les textes fondateurs (devenue commentaire émaillé de citations). Malgré le respect de façade accordé à Descartes et Claude Bernard, cette pédagogie, que Freinet qualifiera avec justesse de "scolastique", préfère que les élèves tiennent pour vrai ce qu'ils ont appris de façon livresque plutôt que de l'avoir longuement observé et expérimenté par eux-mêmes.

Le courant d'éducation nouvelle donne systématiquement priorité à la confrontation avec les réalités, en privilégiant l'observation, l'activité, et en ne recourant aux livres que dans un deuxième temps, comme élargissement de la recherche personnelle. L'expérience des autres n'est plus préalable, elle devient un prolongement, un épanouissement. On a rompu avec l'aliénation obligeant à penser par procuration plutôt que par soi-même.

L'apport personnel de Freinet est de renforcer ce processus par la confrontation permanente avec les autres, au sein de la classe et au-delà, et surtout en l'appliquant aux premiers apprentissages (langages, lecture-écriture, etc.). On ne commence pas par apprendre pour savoir faire, on agit en tâtonnant pour apprendre. C'est ce qu'il appellera plus tard les "méthodes naturelles".

Sur le plan culturel, on est passé, dès le plus jeune âge, de l'école du livre unique, bien antérieure à l'imprimerie et où le catéchisme (biblique ou coranique) avait été relayé par le manuel laïc, à une école de la communication dans un monde qui a beaucoup évolué mais où la culture écrite garde et gardera une place déterminante, en dépit des fausses angoisses du conservatisme et des rodomontades d'un certain pseudo-modernisme. Le véritable enjeu de l'éducation devient d'apprendre à comprendre et à utiliser tous les modes de langage, au maximum de leur spécificité.

[\(retour\)](#)

## L'exploration des divers registres de l'expression libre

Observons d'abord que le terme *texte libre* apparaît très tard sous la plume de Freinet. Dans la première édition de *L'Ecole Moderne Française* en 1945, il parle encore de *rédaction libre*. Il dira ensuite *texte libre* pour bien marquer la différence avec la rédaction (obligatoire) à sujet libre que pratiquent occasionnellement certains enseignants. Notons pourtant que, dès novembre 1928, Leroux (Sarthe) parlait déjà des textes libres des enfants.

### Des tranches de vie quotidienne :

Au début, tous les textes des enfants traduisent des moments de leur vie, Freinet utilise l'expression *tronçons de vie*. Les livres de vie de chaque classe sont une mosaïque de moments (vie familiale, jeux, travaux des adultes et des enfants, petits faits divers, état de la nature selon la saison) dont l'ensemble traduit souvent avec intensité la vie du milieu. Lorsqu'on relit les textes publiés à St-Paul dans *Les Remparts*, on voit revivre un village et une époque. Les jeux spontanés : sarbacanes de sureau, appelées samblucs, comptines en provençal, parties de pêche, élevage de vers à soie avec les feuilles d'un mûrier des remparts, farces (porte-monnaie tiré par une ficelle, sonnettes tirées au risque de l'arrosage ou du déshabillage). Des faits divers : un chauffard qui a renversé un cycliste menace le grand frère qui relevait son immatriculation, un voleur de récolte d'artichauts se fait surprendre. Des événements locaux comme le tournage de films : Mandrin ou les Misérables, avec Harry Baur jouant M. Madeleine dégageant le père Fauchelevent coincé sous le chariot. L'écoulement des saisons et l'état de la nature revient souvent de même que l'avancement des cultures et des récoltes auxquelles participent la plupart des enfants. Nous verrons plus loin les prolongements donnés à ces textes.

Voici ce que dit Rousson (Gard) de cet irruption du quotidien (IE n°23) : *La vie du monde du travail, de la famille nombreuse et pauvre, voilà celle qui rentre dans notre classe. (...) Celle qui, parlant de l'arrestation d'un expulsé, dans son désir de dire la vérité, n'oublie pas de nous faire savoir que les gendarmes causèrent longuement dans la cave avec son père, avant d'agir. Les détails les plus frappants sont toujours mis en évidence. Les élèves qu'on accusait si souvent de ne savoir rien dire sont aujourd'hui des animateurs, des créateurs dès qu'il s'agit de parler de leur vie, de celle qui leur est propre comme enfants, de celle qu'ils partagent avec leur milieu.* Dans le même bulletin, Freinet rappelle que le particularisme local ne doit pas être un obstacle à la communication : *Ne pas oublier de traduire les termes locaux qui mettent parfois dans l'embarras les correspondants. Tout le monde ne connaît pas les groins d'âne, les mâtefaims, les sourdons, les tourains, les baraganes. Et le Larousse est muet à leur sujet.*

### De mémoire d'enfants :

Par le biais des *Extraits de la Gerbe*, des récits plus longs ou des textes regroupés autour du même thème forment un témoignage qui, avec le temps, est devenu document historique. Voici quelques titres : *Les deux petits rétameurs ; La mine et les mineurs ; Au pays de la soie ; Les charbonniers ; A travers mon enfance (en Espagne) ; A la pointe de Trévignon ; La peine des enfants ; Yves le petit mousse ; Emigrants ; Quenouilles et fuseaux ; Métayers ; Chômage.* Il ne manque pas d'adultes

pour raconter leur enfance des années 20 ou 30, mais elle est souvent passée au tamis de la nostalgie. Dans les récits d'enfants de l'époque, l'histoire est racontée en direct, au présent.

Historiens et ethnologues s'intéressent de plus en plus aux témoignages de gens ordinaires. Qui se penchera sur les nombreux textes qui font revivre une époque et des milieux à travers la vision authentique des enfants dans leurs journaux scolaires?

### **Le droit à l'imaginaire :**

Assez vite, les registres d'expression se diversifient. En paysan pragmatique, Freinet se méfie toujours un peu de l'imaginaire qui risquerait de faire oublier le contact avec les réalités de la vie. Mais il accepte tout ce qu'apportent les enfants. C'est ainsi que dans *La Gerbe* n° 11 de mai 28, sa classe publie le texte suivant d'un enfant de 6 ans : *Casse-tout. Maman m'avait donné un billet de mille francs en me disant pour rire : brûle-le! Je l'ai tout déchiré; elle m'a grondé. Mon papa construisait une caisse pour tuer le cochon. Je lui ai tordu les clous, puis j'ai cassé les planches. Alors il a pris le fouet et m'a frappé aux jambes. J'ai fait bouger ma maman qui écrivait une lettre à ma marraine. Elle m'a frappé; j'ai renversé l'encrier. J'allais donner de l'herbe au cochon; mes trois cochonnets m'ont échappé. Ils ont couru vers le Loup et ont sauté dans l'eau. Je n'ai rattrapé que le noir. Un autre jour, je marchais en fermant les yeux au bord de la rivière. Je ne l'entendais pas. Je suis tombé dedans, on m'a repêché avec des cordes. J'étais monté sur le toit : je suis tombé dans la cheminée. J'étais tout noir. Maman m'avait servi du café au lait : le bol était trop plein, je l'ai cassé. Mon chat a léché le lait.*

Les enfants de la classe ajoutent au bas du texte : *Voici ce que nous a raconté Pellegrin Jean (6 ans). Mais il ne sait pas si c'est vrai ou s'il l'a rêvé. Nous avons demandé à sa maman. Elle nous a dit que Jean était sage. Même si l'on est un ange, on peut rêver d'être quelquefois démon.*

L'alibi du rêve permet, en toute impunité, d'imaginer des histoires. En effet, est-on responsable de ce qu'on rêve quand on dort? Et l'on rêve beaucoup dans les petits journaux imprimés. Notons que les premiers récits de rêves sont apparus dès février 27 chez les petits citadins de Lyon, dans la classe de Bouchard, mais l'exemple s'est rapidement propagé. Dans certains cas, il s'agit de vrais rêves dont on reconnaît l'incohérence onirique. Que penser pourtant de rêves écrits et signés en commun par trois copains, comme cela arrive à Saint-Paul?

### **Les textes, moyen de connaître les enfants :**

En novembre 1928 (IE n° 17, p. 6), Leroux (Sarthe) remarque que les textes permettent de recueillir de nombreux renseignements concernant la psychologie personnelle des enfants : *Tel raconte ses jeux, tel autre parle de ses démêlés avec les adultes, un troisième transcrit les contes de la région, un autre revit ses souvenirs et ne s'intéresse guère au présent. (...) Dans le même ordre d'idées, remarquons que chaque journal scolaire présente son caractère propre, mélange d'influences diverses : personnalité du maître, milieu social, âge des élèves, etc.* Il montre également que les contes qu'ils inventent traduisent parfois les oppositions sociales (par exemple, entre journaliers pauvres et riches propriétaires). La verdeur de certains récits est assagie au moment de la mise au point collective.

En mai 29 (IE n° 22, p. 13), Gauthier (Loiret) note la persistance de thèmes chez certains enfants : le



petit frère d'une grande fille, l'électricité récemment installée à la maison, les animaux d'élevage, les contes opposant géants, nains et petits polissons. Il demande si ses camarades ont fait de telles observations. N'y aurait-il aucune conclusion à en tirer?

En décembre (IE n° 28, p. 76), le couple Faure (Isère) raconte l'histoire d'un de leurs élèves, paraissant plus que ses 8 ans, qui raconte souvent des rêves débridés dont ils pressentent que *les psychanalystes tireraient certainement des déductions intéressantes*. Un jour, ils sont surpris par un récit rompant avec le dynamisme habituel de l'enfant. En allant chez sa tante, ce qu'il fait généralement avec plaisir, il est saisi de peur à propos de tout : d'improbables vipères, du renard et même des chiens et d'un rossignol. Intrigués par cette réaction inhabituelle, ils apprennent quelques jours plus tard que l'enfant est couché avec une forte fièvre; on diagnostiquera une pleurésie. Ces éducateurs s'interrogent : *Cette peur inaccoutumée n'était-elle pas due à un état de dépression physique ignorée? L'étonnement que nous avons eu à la lecture de son texte n'était-il pas justifié?*

### **Régulation psychologique et morale :**

Freinet cite ou conseille à plusieurs reprises des ouvrages sur la psychanalyse, mais il ne s'aventure pas dans l'interprétation psychanalytique des textes. Par contre, il croit que l'expression libre permet d'éviter bien des problèmes psychologiques en incitant les enfants à se libérer de tout ce qui leur pèse. En décembre 28 (IE n° 18, p. 6) il publie un texte du journal de Mios-Lilet (Gironde) dont l'instituteur est Lavit, responsable de la radio.

***La pomme** Avant-hier, je suis allé à Péyot chez mes grands-parents. Avant d'aller me coucher, ma tante me dit : "Va voir la coupe à fruits que j'ai achetée". Je vis une jolie coupe en argent; mais ce qui m'intéressa le plus, ce furent de belles pommes dorées. Mais il y avait ma marraine et elles étaient pour la St-Martin. Quand elle fut partie, j'en pris une, je la mis dans ma poche et je partis me coucher. Quand je fus presque en haut de l'escalier, j'entendis : pan! sous mes pieds. Puis plus rien; je me dis : "Le plancher craque". Puis : Pan! pan! pan! C'était la pomme qui dégringolait l'escalier quatre à quatre, en faisant beaucoup de bruit. heureusement que mon grand-père parlait fort et personne n'entendit rien. Je mangeai la pomme et je jetai la peau par la fenêtre.*

On trouve fréquemment, dans les journaux, des textes où des enfants confient une bêtise, un mensonge ignorés de tout le monde. Or ils savent que non seulement leurs camarades connaîtront leur petit secret mais que le journal circulera partout et, en particulier, dans leur famille. Freinet a raison de parler, à cette occasion, de véritables confessions dont on reconnaîtra la haute portée moralisatrice .

Opposant la proclamation moralisante à l'hypocrisie des actes, Freinet voit dans l'expression libre un moyen de faire réfléchir les enfants. Voici à ce sujet un texte de son journal *Les Remparts*.

***Nous fumons.** Hier soir, Christini a acheté quatre cigarettes et Borgna une boîte d'allumettes. Christini nous a donné une cigarette à chacun ; Borgna a frotté une allumette et nous avons allumé nos cigarettes. Les deux Mathieu et Pagani s'étaient cachés derrière un buisson. Le frère de Borgna disait : "Regardez, moi je tire! On aurait dit une locomotive. Christini avait les yeux rouges comme un crapaud. Borgna demandait s'il fallait tirer ou souffler pour faire sortir la fumée du nez. Castelli et Christini en ont fumé seulement la moitié d'une, Borgna en a fumé une. Il dit : "Nous étions contents ; on a bien dormi, bien mangé, bien bu ; une pipade vaut bien un écu." Comme presque toujours, une petite enquête complète le texte : 9 élèves aiment fumer, 10 ne veulent pas fumer . Le maître ne fume pas, et il en est bien content.*

## La collecte de contes populaires :

Dans son ouvrage *Le conte populaire français* (éditions Erasme), paru en 1957, Paul Delarue, grand spécialiste du sujet, établit un catalogue raisonné des versions en langue française des contes populaires. Sous le n° 327 C *L'enfant dans le sac*, il reproduit intégralement (p. 328) la version recueillie dans les Alpes-Maritimes par Francis Audoly (13 ans) et Laurent Giordan (11 ans), élèves de l'école de Saint-Paul. Sous le titre *Pitchin-Pitchot*, ce texte avait été publié dans *Les Remparts* puis, en avril 29, dans le n°9 des *Extraits de la Gerbe*. Delarue précise qu'il s'agit, à sa connaissance, de la seule version notée en France de ce conte répandu dans de nombreux pays d'Europe et même d'Asie et d'Afrique. Il ajoute : *Notre version des Alpes-maritimes est étroitement apparentée aux versions italiennes. Dans les versions nordiques et allemandes, le héros est souvent repris deux fois et rentre chez lui, généralement après avoir infligé à la femme ou à la fille de l'ogre le supplice qui lui était destiné.*

Or, dans le premier n° de *La Gerbe* (avril 27), figure un texte de Jeannot Faroppa, élève de Bar-sur-Loup, intitulé *Péquénain* qui est précisément cette version où le héros est repris et fait mourir la femme de l'ogre. Delarue avait peu de chance de retrouver ce texte, tiré à très peu d'exemplaires, mais il aurait sans doute été stupéfait de découvrir que des élèves de Freinet avaient recueilli les deux seules versions françaises connues d'un conte largement répandu en Europe.

Intrigué par cette coïncidence, j'ai voulu savoir si d'autres contes étaient signalés comme découverts par des enfants. Delarue n'en mentionne pas. Par contre, dans sa bibliographie, parmi les revues faisant une place au conte populaire, il cite (p. 97, sous le n° 421) *La Gerbe*, journal rédigé par des enfants, et précise "*Donne assez souvent des contes populaires recueillis par des enfants*". Mais les contes publiés dans *La Gerbe* ne représentent qu'une partie de ceux que contiennent les journaux scolaires. C'est ainsi que *Les Remparts* publient en juillet 30 un n° spécial consacré à *Plus belle que Fée*, conte populaire recueilli par Honoré Fabre (14 ans).

La présence des contes populaires parmi les textes d'enfants n'a pas l'assentiment évident de tous les enseignants. Portets (Loir-et-Cher) écrit en juin 31 (EI, n°44, p. 298) : *Notre éducation devant être à base matérialiste, je ne comprends pas comment nous pouvons préconiser des contes, proches parents des hallucinations, superstitions et religions.* Freinet publie cette réaction sans lui répondre, espérant peut-être que d'autres le feront. Ce n'est pas lui qui "préconise" les contes, il les accueille et, en juillet 31, publie à nouveau un n° spécial de son journal avec deux contes *La Cendrille* et *Le Magou*, recueillis par Baptistin Borgna (11 ans), le même enfant qui, un an plus tard, rédige avec ses camarades *La farce du paysan* qui n'est pas sans rappeler celle de Maître Pathelin. Les enfants notent également souvent des traditions populaires ou de folklore enfantin comme les comptines (appelées poires de jeu).

Par *L'Education du travail* (p. 50), on sait l'intérêt que portait Freinet aux contes qu'il écoutait dans son enfance, à la fois parce qu'ils remontaient aux temps les plus anciens mais se renouvelaient par la voix de ceux qui les transmettaient, sans discrimination d'âge parmi l'auditoire, ce qui est la caractéristique d'une vraie culture. Il est difficile de dire si, intuitivement, il était également sensible à la maturation linguistique que facilitent les formules répétitives des contes ou à leur rôle initiatique, lié à l'inconscient collectif, comme l'ont montré certains psychanalystes comme Bruno Bettelheim. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de rêver au trésor dont disposeraient les spécialistes si toutes les écoles en avaient recueilli comme la sienne. Peut-être n'est-il pas trop tard, dans certaines classes actuelles, si composites, pour recueillir et valoriser des richesses culturelles souvent méprisées lorsqu'elles proviennent d'autres continents.

## Des contes et des poèmes inventés par les enfants :

C'est Marie-Louise Lagier-Bruno, soeur aînée d'Elise, qui est l'initiatrice de ce type de fiction. Le premier n° des *Extraits de la Gerbe* publie des textes de sa classe de Sainte-Marguerite (Hautes-Alpes) sous le titre *Un petit garçon dans la montagne*. Puis ce seront : *François le petit berger*; *Le Tienne*; *Le petit chat qui ne voulait pas mourir*.

Freinet accueille volontiers ces petits chefs d'oeuvre, mais il reste malgré tout prudent et refuse de confondre l'expression des enfants et la littérature. Comme la revue *L'Oiseau bleu*, fondée par Cousinet, n'a pu survivre (on se souvient qu'elle publiait des textes d'enfants), la *Nouvelle Education*, revue pédagogique qu'il dirige maintenant, édite aussi des oeuvres d'enfants. Dans sa critique (IE n° 26) du livre *Le roi des animaux*, écrit par une fillette de 9 ans qui a un *comportement d'auteur et d'illustrateur*, Freinet, tout en reconnaissant le résultat, rappelle : *Nous comprenons autrement les oeuvres d'enfants : nous ne voulons pas habituer nos élèves à faire de la littérature, mais seulement leur apprendre à s'exprimer, à extérioriser leur pensée*.

Il a la même attitude vis à vis des poèmes d'enfants dont le premier recueil est publié dès 1928.

## Les enfants ont-ils le droit de tout dire ?

Fin 1929, Freinet publie dans le n° 16 des *Extraits de la Gerbe*, le récit d'un de ses élèves dénonçant les véritables sévices qu'il subissait dans un établissement privé. Bouchard (Rhône) réagit aussitôt (IE n° 30, p. 136) : *Je n'ai pas l'intention de mettre entre les mains des enfants le fascicule "à l'Institution libre moderne". C'est en somme l'histoire d'un mauvais élève, mauvais élève par la faute de ses maîtres bien entendu; mais ces faits seraient-ils bien compris par des lecteurs enfants, et n'y verraient-ils pas uniquement les "bons tours" joués au maître par un élève indocile?* Ferrière lui-même se montre très réticent : *Ne croyez-vous pas qu'il y a danger à étaler sous les yeux d'enfants au-dessous de 12-13 ans, les vilénies des adultes.(...) Ces "cas" d'aberration sadique plus ou moins inconsciente doivent être signalés à l'Officier d'Académie ou aux journaux d'adultes, mais j'affirme que ces spectacles de haine sont mauvais pour des enfants*. Freinet répond que les faits ont été confirmés par d'autres témoins, que l'enfant n'est ni un mauvais élève, ni une forte tête : *Seuls le milieu où il se trouvait, la nécessité où il était de lutter contre ses maîtres pour défendre sa personnalité l'ont poussé à des gestes de défense qui ne sont pas particulier aux élèves de cette institution. (...) Nos extraits sont la peinture exacte de la vie des enfants. S'ils révèlent le mal, c'est que nos élèves en souffrent eux-mêmes. Signaler ouvertement les causes de ce mal est donc pour nous un devoir, et nous estimons que, en l'occurrence, la haine de ce mal est bonne, parce qu'elle suscite une action défensive. Il est juste et moral que les élèves s'intéressent à la victoire de leur camarade brimé, dussent les adultes souffrir dans leur orgueil de cette atteinte à leur omnipotence*. Dans le n° 33 (p. 239), Pichot (Eure-et-Loir) poursuit le débat : *Il faut museler les faibles et les opprimés. Seul le silence est grand; souffrir en silence: c'est beau. La résignation, voilà le grand mot. (...) Heureux quand on ne voit pas des petits tyrannisés chercher parmi des faibles pour brimer eux aussi. (...) Il faut noter aussi que c'est chez les enfants brimés, malheureux, que s'éveilleront les plus chaudes sympathies pour Arnaud*. Plan (Var) ajoute : *Les critiques soulevées m'ont étonné. Les enfants voient-ils dans ce récit un cas qui suscite leur haine. Les enfants n'ont-ils pas le sentiment de la différence entre leur maître et ce professeur brutal? (...) La réalité doit être plus simple. Arnaud est dans un établissement où son professeur le brime en lui infligeant des punitions d'une ineptie stupéfiante et des traitements odieux. Il se défend, il lutte, il est vainqueur. Nos enfants*

*applaudissent; quoi de plus naturel et où est le poison? Dans le n° 34 (p. 269), Lallemand semble apporter le mot de conclusion : Nous préférons laisser aux enfants la liberté réelle d'observer la Vie, de la relater, donc de l'imprimer et de la discuter avec sentiment, plutôt que de leur dissimuler des faits révoltants qu'ils connaîtront tôt ou tard. (...) Les gens les moins armés pour la vie sont ceux dont l'esprit critique est endormi, ceux qui mûrissent de fausses illusions: ils connaissent des déceptions si amères qu'elles peuvent briser leur courage en temps d'épreuve. Courage donc, pour une ambiance de travail, de sain jugement, d'amour, face à face avec la vérité toute nue.*

Et pourtant, j'ai eu beaucoup de mal à retrouver un exemplaire de ce n° 16 des *Extraits de la Gerbe*. Bien qu'il ait été approuvé par une majorité de militants, Freinet ne l'a jamais réédité. Il a donc été sensible aux réticences d'une minorité.

En novembre 30, Faure soumet le cas, classique, de l'enfant racontant qu'il a conduit la chèvre au bouc. Freinet répond qu'en principe un tel texte ne dit rien que de très naturel, mais il ajoute : *Dans la pratique, c'est autre chose. La plupart de nos camarades sont des militants dont les actes sont surveillés d'assez près. Et nous savons qu'on n'hésiterait pas à sauter sur l'occasion pour faire un sort et à l'éducateur qui pourrait en pâtir et à l'imprimerie à l'école qui ne s'en porterait pas plus mal. Peut-être même verrions-nous les parents qui, candidement, chargent leur fils de mener la chèvre au bouc ou la vache au taureau, se scandaliser de notre audace.*

Un exemple burlesque met en lumière ceux qui, à l'extrême-droite, épient le moindre indice de culpabilité. Marguerite Bouscarrut (Gironde) raconte sa mésaventure (IE 24, juillet 29). Un sous-officier d'active, ayant eu entre les mains un exemplaire de son journal *Le Petit Médocain*, a jugé séditieux que des renseignements topographiques soient "*fournis aux étrangers*" par les enfants. Oubliant sans doute que la guerre est terminée depuis plus de 10 ans, il a dénoncé aux autorités l'institutrice qui reçoit, pour enquête, la visite de son inspecteur. Le militaire ignorait que le plan de la commune était destiné *aux petits amis d'Allemagne*, village des Basses-Alpes où habitent les correspondants. Par cet incident ridicule, on mesure mieux le climat de suspicion et de hargne qui entourera plus tard l'affaire de Saint-Paul.

### **Les enfants dessinent aussi :**

Dans le climat de liberté d'expression, il est probable que les enfants dessinaient spontanément. Pourtant, le dessin est d'abord traité uniquement sous l'angle des illustrations des textes imprimés. C'est Elise Freinet (mais elle signe encore Lagier-Bruno) qui écrit de janvier à mai 31, une série d'articles intitulée *Le dessin, première activité libre*. Interrompue quelques mois, la rubrique reprend en février 32. Auparavant Freinet a demandé à recevoir *des dessins, composés absolument librement, au crayon ou à l'encre, coloriés ou non, portant l'âge de l'élève et les explications que l'enfant aurait pu donner, les circonstances, les paroles, les cris, les gestes qui l'ont accompagné. Ces documents nous seront précieux tout à la fois pour poursuivre l'étude commencée et pour aider à l'illustration de nos publications.*

Des articles paraissent également sur la linogravure (Ruch, IE, n° 40) et sur le bois gravé (Bourguignon, n° 41 à 43).

[\(retour\)](#)

## L'observation critique du milieu

### Des pratiques de l'école active :

Lorsque Freinet demande aux petits de Bar-sur-Loup d'observer et de décrire des métiers du village (tisserand, berger, cordonnier, forgeron), lorsqu'à Saint-Paul, deux ans plus tard, il fait mesurer et décrire systématiquement les remparts et le panorama qu'on aperçoit, qu'il va voir avec ses élèves un four à chaux, une scierie, un moulin à huile, qu'il fait noter les températures, les évolutions du temps et de la nature, on peut dire qu'il n'introduit là rien d'original, il suit simplement les conseils des nouvelles instructions officielles de 1923. Mais sont-ils nombreux, les instituteurs qui, à cette époque, le font aussi régulièrement ?

### De la description spontanée à la réflexion :

La plupart des textes d'enfants reflètent leur milieu. Mais Freinet ne se contente pas de cette perception intuitive. Avec sa classe de petits à Bar, on sent qu'il incite à réfléchir sur le pourquoi des travaux agricoles, des récoltes. A Saint-Paul, comme les élèves sont plus grands, il systématise l'élargissement en quelques lignes, imprimées sous le texte du jour et baptisées *enquête*. Par exemple, si l'enfant a parlé de sa chèvre, on ajoute combien de chèvres possèdent tous les enfants de la classe. De proche en proche se dessinera un tableau des animaux domestiques possédés dans les familles. Un autre jour, on totalise les métiers pratiqués par les parents (total significatif : 25 cultivateurs, presque tous métayers, un maçon, un coiffeur, une blanchisseuse, une couturière ; les autres habitants du village n'ont pas d'enfants ou les envoient dans des écoles privées hors du village).

Fréquemment un texte parle d'une récolte à laquelle participent les enfants en dehors des horaires scolaires. L'enquête précise le poids récolté par la famille concernée ou par toutes les familles représentées dans la classe, parfois en indiquant le cours actuel (en mai 31, la fleur d'oranger est tombée à 3 F le kilo au lieu de 10 l'année précédente). Au sujet des autos, on totalise les quelques voitures des habitants ; par contre, des voitures de luxe stationnent autour des hôtels. Des correspondants ayant parlé du champagne, le compte est vite fait des familles où l'on en a déjà bu ; par contre les enfants savent que l'on en sert souvent dans les hôtels, ils se renseignent sur le prix de la bouteille et comparent avec les dépenses quotidiennes de leur famille. Il en est de même pour les animaux de compagnie des riches visiteurs, mieux nourris, en cette période de crise, que bien des humains. A travers les petites enquêtes rapidement exécutées puis imprimées et conservées dans le livre de vie, se forme, peu à peu et sans le moindre endoctrinement, une prise de conscience sociale qui, en fait, sera le principal grief des ennemis de Freinet.

### La correspondance, motivation de l'approfondissement :

Comme nous l'avons vu avec les enfants de Bar et de Trégunc, la correspondance incite à raconter, à décrire (donc à mieux regarder) son milieu, puis à le comparer avec celui que décrivent les correspondants. A partir des observations locales se dégagent des notions géographiques plus générales. Granier (IE 29, p. 107) et Rossat-Mignot (n° 31, p. 173) proposent des plans d'étude de la

géographie locale. Gauthier (n° 31, p. 175) conseille de compléter les échanges de journaux scolaires, au sein d'équipes de 8 ou 10, par des envois de cartes départementales tirées des calendriers des PTT, de cartes postales, de roches, de renseignements sur la géographie physique, économique, humaine et même du langage de la région de chaque correspondant.

Il en est de même pour les sciences naturelles et même pour l'histoire, si l'on prend en compte toutes les ressources locales, y compris traditions et modes de vie. Gauthier (n° 35, p. 11) conseille de s'appuyer sur les témoignages d'enfants, de parents et de vieillards, de recueillir les traditions. Guillard (n° 37, p. 69) propose de confronter les archives locales, notamment sur la Révolution de 89.

[\(retour\)](#)

## Une documentation pour les enfants

### Plus de manuels scolaires :

Fin 1928, Freinet publie sous ce titre son second livre pédagogique. En fait, il consacre peu de place à la critique des manuels, il préfère proposer une alternative centrée sur l'expression libre des enfants et l'imprimerie. Pourtant, si son argumentation contre les manuels reste embryonnaire, il a l'intuition qu'il s'agit là d'un des points de blocage de la pédagogie (et ce blocage subsiste toujours).

Dans la revue *Pour l'ère nouvelle*, organe de la Ligue d'éducation nouvelle (n° 46, avril 29), E. Delaunay réagit négativement : *Si nous n'avons pas le droit d'empêcher un progrès de se réaliser, nous avons le devoir de ne pas nous laisser entraîner dans des voies aventureuses*. Le leitmotiv n'a pas changé selon lequel il existe de mauvais manuels, l'important étant d'en choisir de bons. La critique de Freinet est plus radicale : tout manuel, distribué en autant d'exemplaires que d'élèves, est un carcan et un outil totalitaire. Si un manuel est bon, qu'il entre dans la bibliothèque au même titre que les autres livres, il perdra sa position de monopole et sa nocivité de manuel. Position qui aujourd'hui n'a rien perdu de son actualité. Pour être équitable envers Delaunay, ajoutons qu'il modérera sa critique en août 31, en reconnaissant la valeur des propositions positives de Freinet.

En janvier 30, est reproduite dans la revue syndicale *L'Emancipation*, une réaction de Yakovlev, parue dans *La Voie de l'Education*, revue pédagogique de la République Socialiste Soviétique d'Ukraine : *Le manuel est un instrument par lequel la classe dominante assure sa direction idéologique et méthodologique du travail scolaire. Aussi, tandis que les éducateurs révolutionnaires condamnent le manuel en régime capitaliste (attitude négative), ils ne peuvent que le défendre dans une république ouvrière (attitude positive)*. Freinet, malgré son approbation de la révolution socialiste, n'acceptera jamais ce point de vue : un outil dogmatique n'est souhaitable sous aucun régime. Nous verrons ce débat rebondir en 1933-34.

Mais il ne suffit pas de condamner les manuels, encore faut-il créer d'autres moyens de faire travailler les enfants.

### L'édition d'un fichier documentaire :

En février 29 (IE n°20), Freinet lance le projet d'un *Fichier Scolaire Coopératif* (FSC). Il envisage d'abord la publication de "lectures" qui permettraient de prolonger les textes des enfants. L'avantage serait la souplesse d'utilisation et la possibilité pour chacun de compléter ce fichier par ses propres moyens. Freinet compte d'ailleurs sur la participation coopérative (d'où l'adjectif du titre) pour enrichir rapidement l'édition de ce FSC. Il engage immédiatement la souscription (25 F pour 500 fiches 13,5 x 19). Trois mois plus tard, il a recueilli 40 souscriptions. C'est peu pour démarrer une édition, mais considérable si l'on songe que, trois ans auparavant, le "mouvement" comptait deux personnes. Si 40 enseignants s'engagent à payer 25 F (ordre de grandeur : le livre de Freinet en coûte 8) pour une édition dont ils n'ont encore rien vu, cela prouve à la fois le besoin qu'ils ressentent et leur confiance dans la toute jeune coopérative.

En mai (IE n° 22, p. 6), paraît un long article de Paul Otlet (Palais Mondial, Bruxelles) sur la documentation à l'école. Il trace le cadre général en cinq séries fondamentales : 1/ la bibliothèque;

2/ le musée (objets, échantillons, classés en boîtes-tiroirs); 3/ l'encyclopédie documentaire sur fiches (format 21 x 27,5); 4/ les planches à afficher (67 x 64); 5/ les films; 6/ le catalogue général sur petites fiches.

En juillet (n° 24), Freinet définit ce que devrait contenir le FSC sur chaque thème : littérature (pages de grands écrivains), sciences, géographie, histoire.

Au 3e congrès (3 et 4 août 29, à Besançon), une décision confirme la souscription en y ajoutant une édition sur carton, au tarif double. Rubriques : 1/ *activités enfantines*; 2/ *le travail et les travailleurs à la campagne, à la ville, en mer*; 3/ *la nature, les phénomènes physiques et naturels, l'homme, les bêtes, les plantes*; 4/ *gens d'ailleurs et d'autrefois*; 5/ *documents d'accompagnement des projections cinématographiques, audition de disques*. La classification est envisagée : un n° d'édition et un coin réservé pour numérotation, gommettes de couleur, etc.

En mai 30, Alfred Carlier, un archiviste qui a créé *l'Office de Documentation historique et archéologique* et a dessiné et publié une histoire du costume avec 32 planches en couleur, propose pour le FSC sa collaboration, soutenue par 80.000 documents de ses archives. Il fournit pour commencer deux séries de 30 fiches sur l'histoire du livre et celle du pain. Il deviendra bientôt l'auteur des premières brochures historiques.

Le véritable problème du fichier ne vient pas du côté des auteurs mais de l'édition. Si l'on produit à peu d'exemplaires, le prix de revient est excessif. Si, par contre, on amplifie le tirage, cela pose des problèmes compliqués d'immobilisation financière et de place pour stocker. Elise raconte que pour classer les fiches, on doit les disposer sur les marches montant à l'appartement. Malgré ces difficultés, la souplesse d'utilisation (on peut distribuer rapidement aux enfants des fiches différentes sur un même thème) incitera à poursuivre l'expérience jusqu'aux années 50.

Roger Lallemand (IE n°46) fait la critique des réalisations d'autres éditeurs : *Pédagogfiche* et *Studiomètre* qui gardent la conception traditionnelle d'un manuel sur feuilles détachées.

### **La constitution personnelle d'une documentation :**

En novembre 31 (IE 46), Davau (Indre-et-Loire) explique comment il a enrichi son fichier en collant, sur des cartons du format FSC, des cartes postales, des coupures de revues illustrées. Plus tard, on préférera des chemises d'un format plus grand, afin d'éviter les collages qui font perdre le verso des documents. De tels fichiers artisanaux ont pris depuis une valeur historique, notamment les photos d'époque, les collections d'étiquettes et de publicités recueillies pour étudier la provenance des produits alimentaires.

### **Le classement :**

On reconnaît les gens rigoureux non à leurs proclamations de sérieux mais à leur façon de traiter les vrais problèmes. Encourager à réaliser un fichier n'aboutit qu'à une impasse si l'on n'imagine pas un système permettant de retrouver rapidement le document voulu. Immédiatement, commence, au sein du mouvement, une recherche sur le classement des documents.

Premier constat : la classification décimale (par thèmes) est préférable, car elle rapproche les sujets



voisins que l'ordre alphabétique disperserait. Mais il est impossible d'utiliser celle des bibliothèques (la Dewey) avec ses rubriques : philosophie, religion, sociologie, etc. On reprend les grandes catégories du FSC qu'on subdivise : 1- *Travail et travailleurs* se partage en 10-*Industrie*; 11-*Chauffage, éclairage*; 12- *Habitation*; 13- *Habillement*; 14- *Alimentation (agriculture, élevage)*; 15- *Communications*; 16- *Mer*; 17- *L'homme*; 18- *L'état*; 19- *Services privés*. Ce sont là les premiers balbutiements qui aboutiront, sous la direction de Lallemand, à un plan de classement appelé *Pour tout classer*, encore en service actuellement dans les classes pratiquant la pédagogie Freinet.

Parallèlement, Klaas Storm, un jeune Hollandais qui aide Freinet à la CEL, poursuit des recherches sur le repérage des thèmes par gommettes de couleur.

### **La bibliothèque de travail :**

L'adjonction du mot "travail" montre la volonté de Freinet de la différencier des bibliothèques scolaires existantes qui contenaient surtout des ouvrages littéraires, prêtés aux élèves pour être généralement lus hors de l'école. L'abandon des manuels scolaires impose l'existence, dans chaque classe, d'une bibliothèque très variée, à dominante documentaire. En octobre 31 (IE n° 45, p. 13), Ruch (Bas-Rhin) publie une recherche systématique des ouvrages que pourrait contenir la bibliothèque de travail d'une classe. Bien peu sont réellement à la portée des jeunes lecteurs.

Mais, dès le mois de juillet (n° 44, p. 295), Freinet, soutenu par les propositions de Carlier, avait lancé l'idée de *brochures de 30 à 40 pages, richement et solidement présentées, abondamment illustrées, sous une forme tout à la fois instructive et intéressante, du livre, du pain, des mines, des forges, véhicules, chauffage, etc. (...) La matière de ces brochures sera soumise comme nos fiches, au contrôle sévère de plusieurs camarades afin qu'on ait la certitude que ces documents nouveaux seront parfaitement adaptés à nos besoins*. Cette proposition séduit les coopérateurs et, au congrès de Limoges (2 et 3 août 31), une nouvelle collection est décidée qui s'appellera (et s'appelle encore) *Bibliothèque de Travail*. Le terme générique est devenu nom propre. Très rapidement, le titre devient familièrement la BT. Habituellement c'est le processus inverse, une appellation de marque (Frigidaire, Cocotte minute) devient nom commun.

En novembre 31 (IE n° 46), Gauthier (Loiret) enquête sur les véhicules à traction animale utilisés dans chaque région. Les premières brochures, écrites et dessinées par Carlier et publiées à partir de février 32, seront consacrées aux véhicules à cheval. Leur succès amènera à les rééditer pendant plus de 40 ans.

### **Le cinéma et la photo :**

En 1922, la firme Pathé a créé le premier film de format réduit (9,5 mm) : le *Pathé-Baby*, reconnaissable à sa perforation unique au centre de la pellicule, permettant à l'image d'occuper presque toute la largeur (8,2x6,15, soit 50 mm<sup>2</sup>). Pathé vend non seulement de petits projecteurs à manivelle ou à moteur électrique, des petites bobines de films récréatifs ou documentaires, mais aussi des caméras à mécanisme d'horlogerie et des chargeurs de pellicule vierge, l'arsenal complet du cinéaste amateur.

Dès le début, les instituteurs novateurs se rallient au film 9,5. On se souvient que Freinet avait filmé

ses petits élèves de Bar en train d'imprimer. A partir de 1927, la Cinémathèque Coopérative, créée en Gironde, achète et prête des films Pathé-Baby, en majorité documentaires. Par ailleurs, des films ont été réalisés par certaines classes pour les correspondants. Par exemple, les enfants de Trégunc se présentent un à un (comme le film est muet, une liste précise la succession des noms), puis on voit le groupe entier sur le port. La classe de St-Paul présente la cueillette des roses.

La coopérative veut aller plus loin et *produire des films vraiment pédagogiques et réellement adaptés à nos nouvelles méthodes de travail*. Pour cela, six groupes géographiques sont constitués qui disposeront chacun d'une caméra circulante leur permettant de filmer ce qu'il y aurait de plus intéressant à montrer sur chaque milieu.

Beau (Isère) publie plusieurs articles de conseils sur la photographie. Par ailleurs, la coopérative propose le *Panoptique*, petit épiscopes qui permet la projection de documents opaques de format carte postale.

### **La radio et le disque :**

Depuis octobre 1928, une rubrique régulière donne des conseils pour réaliser une bonne installation de radio. Les programmes destinés aux enfants pendant les heures scolaires sont encore très rares, mais le bulletin informe sur ce qui se fait à l'étranger.

Très tôt, Freinet qui n'est ni musicien, ni chanteur, voit le parti qu'on pourrait tirer du disque pour la formation musicale des enfants. Avec l'aide d'Henri Poulaille, il publie à partir de juin 1930 des suggestions pour constituer une discothèque. A partir de janvier 31, c'est le couple Pagès qui anime la rubrique Disques du bulletin et conseille dans les achats de phonographes. En février 32, Freinet annonce la création d'une discothèque circulante qui, à cause de la fragilité des disques de l'époque, est un pari audacieux. Enfin, en mai 32, un phono CEL de qualité est proposé aux coopérateurs.

[\(retour\)](#)

## Les apprentissages individualisés

### La critique d'une certaine forme d'individualisation :

En juin 31 (IE n° 43), Freinet fait la critique d'un livre sur le Plan de Dalton dont on l'a si souvent entendu parler. Cette méthode d'individualisation du travail scolaire a été développée par Helen Parkhurst dans un collège de Dalton (Massachusetts). Le programme est découpé en unités que chaque élève étudie selon son contrat personnel. Tout en étant attentif aux réalisations pratiques qui pourraient être utilisées, Freinet se montre très incisif : *Nous ne taylorisons pas l'abrutissement des masses scolaires par une acquisition sans vie que ne motive aucun besoin scolaire ni social.*

Il se sent mieux en accord avec la démarche de Washburne dans les écoles de Winnetka (banlieue de Chicago), car celui-ci conserve une part d'activités collectives, en y ajoutant des apprentissages individualisés grâce à des exercices progressifs.

### L'édition de fichiers auto correctifs :

En août 31, est prise en congrès la décision de publier un fichier de 200 problèmes pour le Certificat d'études, tiré du travail de Cormier. Il comportera donc 400 fiches, en comptant les réponses que l'élève consultera pour effectuer lui-même la correction. Cette autocorrection est la condition essentielle de la responsabilisation des enfants.

Un peu plus tard, la coopérative publiera des fichiers d'opérations directement inspirés des livrets de Washburne, puisqu'il n'y a pas de difficulté de traduction ni de différence de programme.

### Un matériel de calcul :

Pour l'expérimentation en calcul, la CEL reprend l'édition du matériel Camescasse, diffusé auparavant par Hachette puis non réédité. Inventé par le collègue qui porte ce nom, le *Camescasse* est composé de petits cubes de bois d'un centimètre d'arête, rouges ou blancs, pouvant s'assembler sur des réglettes métalliques afin de constituer des barres, des surfaces, des volumes.

### La grammaire en quatre pages :

En octobre 31, Freinet veut persuader que c'est en rédigeant de nombreux textes et non en apprenant des règles, que l'on sait enfin écrire correctement. Il publie une *Grammaire en quatre pages* qui en nécessitera bien plus, au long de l'année scolaire, pour convaincre les militants et répondre aux objections de certains. Ce slogan n'empêchera pourtant pas de publier plus tard des fichiers autocorrectifs de grammaire et de conjugaison.

## **Premiers problèmes d'inspection :**

Alors que certains directeurs d'écoles normales et inspecteurs soutiennent depuis le début les efforts du jeune mouvement, Freinet, en janvier 1932 (IE n°48, p. 112), fait état de la lettre d'un collègue (dont par prudence il tait le nom) qui vient d'être inspecté. Pour montrer à l'instituteur comment il faut "tenir" les élèves de cours élémentaire, l'inspecteur oblige les enfants à garder pendant vingt-cinq minutes les mains au dos. Il conclut son rapport en conseillant un retour à l'enseignement traditionnel : *Le maître - parce qu'il est un maître - organisera tous ses enseignements. En dehors de cette organisation, les "productions" des enfants restent sans direction sûre d'elle-même et assurant, à la faveur d'un progrès constant et régulier, l'acquisition des connaissances prescrites au CE 2e année.* Que répondre à cet homme sûr de lui-même qui rappelle qu'il faut traiter les enfants en enfants ? Freinet cite une réaction d'enfant : *Quand il est entré, il a regardé la casse d'imprimerie, il a fait une grimace, il n'avait pas l'air content. Le principal c'est que "nous on est contents".*

[\(retour\)](#)

## Un réseau élargi véritablement international

On peut constater que le jeune mouvement de l'Imprimerie à l'Ecole ignore les frontières. Parmi les huit premiers membres, il y avait un Belge et un Suisse. Deux ans plus tard, sur 92 adhérents, 14 habitent hors de France : Angleterre, Argentine, Belgique, Espagne, Maroc, Pologne, Tunisie. Par la suite, le décompte sera plus complexe, car les nombres augmentant, on ne publie plus de listes exhaustives. Une chose est certaine : la part internationale reste toujours très large.

### Connaître ce qui se fait hors des frontières :

Freinet avait commencé par s'informer sur les expériences hors de France. Cette attitude se poursuit en permanence. Les rubriques Cinéma et surtout Radio sont notamment remplies d'informations sur ce qui se fait à l'étranger en matière éducative.

Pour les comptes rendus de livres non traduits en français, on utilise les compétences de certains militants. La soeur d'Elise, Marie-Louise, fait la présentation du livre italien de Lombardo Radice, *Athena Fanciulla*. Jeanne Lagier-Bruno, belle-soeur d'Elise, traduit de l'anglais un article paru à Londres dans la revue *New Era*. L'auteur qui signe Old Boy, raconte son expérience d'ancien cancre qui a progressé dans l'apprentissage de sa langue à partir de ses textes personnels. Par la suite, Jeanne traduit un article de l'Américain Washburne sur *l'insuccès en arithmétique*, dû pour l'auteur au caractère prématuré des apprentissages, et une information sur *Le Plan Dalton*.

Ruch (Bas-Rhin) présente souvent des livres ou des articles allemands, notamment sur l'architecture scolaire, Alziary informe sur les constructions scolaires suisses.

L'espéranto sert beaucoup comme intermédiaire. C'est ainsi qu'un article d'un Allemand de Leipzig, paru en espéranto dans la revue ukrainienne *La voie de l'Education*, revient dans le bulletin, traduit en français. De même, un article sur le Plan d'Iéna, mis au point par le professeur allemand Petersen, est traduit de l'espéranto par H. Bourguignon.

### Espéranto et correspondance internationale :

En octobre 1928, commence dans le bulletin un cours d'espéranto. Comme les nouveaux venus ne peuvent prendre l'apprentissage en marche, on travaillera ensuite par correspondance. Le bulletin publie des appels de classes de l'étranger qui souhaitent des échanges de courrier, puis un service de jumelage s'institue comme pour les correspondances en France. Boubou et Bourguignon seront les animateurs de ce groupe dynamique.

### La constitution de groupes nationaux étrangers :

Parmi les gens qui se disent internationalistes, beaucoup recherchent en fait l'hégémonie de leurs propres idées, à moins que ce ne soit l'importation d'un modèle extérieur. On ne trouve pas trace

d'un tel impérialisme au sein du groupe *L'imprimerie à l'Ecole* . Chacun y échange sans tenir compte des frontières nationales.

Néanmoins, en Belgique et en Espagne, se constituent peu à peu des groupes plus ou moins inspirés de la coopérative française. Herminio Almendros publie à Madrid un livre sur l'imprimerie à l'école.

### **Une présence sur tous les fronts :**

La répartition des militants dans la plupart des régions et leur enthousiasme à présenter les réalisations de leur coopérative, assure une présence dans beaucoup de manifestations pédagogiques ou syndicales. Comme il s'agit de témoignages concrets de réalisations d'enfants, cela suscite généralement l'intérêt des visiteurs. Même s'il n'est qu'éphémère, il en reste parfois des traces qui se traduiront plus tard en adhésions. Freinet ne manque jamais de publier de courts comptes rendus de la présence du mouvement aux manifestations, ce qui ne fait que mobiliser davantage les militants.

### **Le dynamisme est parfois source de conflits extérieurs :**

La Fédération de l'Enseignement supporte mal que l'AG de la CEL se réunisse et prenne ses propres décisions avant le début du congrès syndical, auquel participent ensuite beaucoup de coopérateurs. Alors que *L'Ecole Emancipée* avaient favorisé la rencontre des premiers imprimeurs, la fédération a refusé de s'impliquer trop nettement aux côtés des novateurs, sans doute par crainte du conformisme pédagogique de sa majorité. Maintenant, elle supporte de plus en plus mal que le mouvement soit pluraliste et accueille également des membres du Syndicat National, concurrent. La CEL doit rappeler à plusieurs reprises qu'elle prend ses décisions en toute autonomie. En août 1932, *La Révolution Prolétarienne* écrit insidieusement : *Freinet a quitté le congrès (syndical) de Bordeaux pour se rendre à un congrès bourgeois à Nice*. Freinet précise alors qu'il n'avait pas de mandat syndical qui aurait justifié sa présence après l'AG CEL et la mise en place de l'exposition pédagogique, mais que par contre il devait participer à Nice au congrès de la *Ligue Internationale d'Education Nouvelle*.

En juillet 31, Freinet a critiqué la diffusion, par l'*Office Central de la Coopération à l'Ecole*, de l'ancienne presse CINUP, largement dépassée par les modèles actuels de la CEL. Barthélémy Profit, fondateur de la coopération scolaire, se montre réticent devant cet Office qui fédère depuis 1928 les coopératives d'enfants, sous la bénédiction de la Fédération des Coopératives de consommation, parfois fort éloignées de l'idéal coopératif. Freinet qui partage les inquiétudes de Profit sur les risques de dérive pédagogique, reste néanmoins favorable à l'union de la coopération enfantine avec la coopération adulte qu'il soutient par ailleurs, tout en reconnaissant ses limites.

*L'Ecran scolaire* , irrité de la concurrence de la cinémathèque animée par Boyau, exprime publiquement le souhait que la CEL puisse *éditer des films franchement laïques*. Boyau considère ce souhait comme insultant et riposte (IE 53, juin 32) : *le film de Freinet "L'imprimerie à l'école" et celui de Boyau "Vendanges en Gironde" sont aussi franchement laïques qu'on peut le souhaiter*. Il s'interroge sur la "laïcité" de films sur les méduses ou les ruminants et revendique le caractère laïque du film *Prix et profits*, subventionné par la CEL et dont nous allons bientôt reparler.

## **Un mouvement prêt à affronter l'avenir:**

En six ans à peine, s'est constitué un mouvement pédagogique autonome, dont le dynamisme fait parfois oublier la petite taille. Sont déjà posées les bases essentielles de ce qu'on appellera plus tard la pédagogie Freinet. Un solide réseau de militants actifs a été institué. Sa cohésion et sa force seront bien nécessaires pour traverser la période suivante, pleine de turbulence.

[\(retour\)](#)

## L'affaire de Saint-Paul

(1932-1933)

Dans l'impossibilité actuelle de recourir à certains dossiers administratifs qui seuls permettraient de répondre à quelques questions, mais grâce aux nombreux documents publiés dans la presse de l'époque et notamment dans *L'Éducateur Prolétarien*, nous allons nous efforcer de retrouver tous les fils conducteurs de cette année scolaire particulièrement mouvementée.

L'orage qui éclate sur Freinet cette année-là n'est pas fortuit, il résulte du contraste grandissant entre des tensions locales accumulées et l'affirmation nationale et internationale, chaque jour grandissante, de la pédagogie et du militantisme du mouvement de *l'Imprimerie à l'École* et de sa coopérative, la CEL.

### Un terrain localement miné :

Il est frappant de constater que Freinet, tellement enclin au dialogue au sein de son mouvement, se montre parfois vindicatif, voire agressif, dans le cadre de son département. A tel point que ses meilleurs amis syndicalistes, pourtant peu suspects de mollesse, doivent le rappeler à plusieurs reprises à une plus juste appréciation du rapport de force.

L'année 30-31 a vu s'accumuler les plus sérieuses tensions. Certes, il est compréhensible qu'après deux années passées à Saint-Paul, Freinet ait alors épuisé son capital de patience et de diplomatie. Il semble vivre de plus en plus mal le constat proverbial : "Nul n'est prophète en son pays". Il réagit vivement au moindre problème local.

Un exemple parmi d'autres : il apprend qu'une mère à qui il reprochait la mauvaise fréquentation de son fils, est allée l'inscrire au village voisin, au cours du mois d'octobre 30. Son collègue, qu'il a interrogé par courrier, précise qu'il avait d'abord refusé l'inscription et que la mère est revenue avec une autorisation de l'inspecteur. Freinet, bien qu'ayant lui-même accepté des enfants non domiciliés à St-Paul (ce que son collègue ne manque pas de lui rappeler), estime son autorité bafouée par une telle décision. Il se renseigne, auprès du service juridique d'une revue pédagogique, sur la légalité de l'autorisation donnée par l'inspecteur, ce qui lui est confirmé.

### Rapports tendus avec la municipalité :

La plupart des écoliers étant fils de métayers, généralement immigrés italiens, la municipalité bourgeoise n'est pas disposée à faire un effort financier en faveur de l'école publique. Freinet, comme c'est son rôle, multiplie les réclamations. En novembre 30, une lettre à l'adjoint donne le ton des rapports. Après avoir rappelé qu'il assure lui-même le balayage de sa classe, scie et refend le bois de chauffage, prête ses récipients pour aller chercher à la fontaine publique l'eau nécessaire à l'hygiène, il demande à la municipalité de remplir ses obligations *puisque vous avez osé m'accuser de "me moquer de l'intérêt de l'école"*. En juillet 31, à la veille des vacances, il intervient auprès du maire et du conseiller général pour rappeler les réparations et le blanchiment nécessaires de sa



classe. Avant la rentrée, comme rien n'a été fait, il saisit son inspecteur et ajoute : "*Puis-je refuser de faire classe tant que ce nettoyage essentiel ne sera pas effectué? Et cela sans risquer des ennuis administratifs?*" Bien entendu, l'inspecteur refuse une telle éventualité et annonce une démarche de l'administration auprès du maire. Malgré de nombreuses interventions directes et des réclamations auprès de l'inspecteur, rien ne bouge. Le maire semble bloquer à plaisir la situation, par exemple en empêchant le fonctionnement de la Caisse des Ecoles qui permet généralement de financer partiellement les dépenses en fournitures ou en matériel scolaire.

### **Relations explosives avec l'administration :**

Lorsqu'il s'est agi en 1930 de créer une deuxième classe de garçons, les solutions proposées par la municipalité n'ont pas satisfait l'administration qui fait pression pour l'ouverture d'un dossier de construction nouvelle. Prenant argument de la situation, l'inspecteur d'académie n'a accordé qu'une ouverture provisoire de poste. Cette opposition conjointe au maire de Saint-Paul n'améliore pourtant pas les rapports de Freinet avec l'administration, bien au contraire.

Elise Freinet, sans poste depuis son refus de nomination à Vence en 28, espérait être nommée auprès de son mari. Or elle l'est à l'école de filles à 400 m de là. Puisqu'un jeune intérimaire est désigné à titre temporaire chez les garçons, elle multiplie les réclamations pour prendre sa place. L'administration accorde parfois aux ménages d'instituteurs ce type de rapprochement qui n'est pourtant pas un droit. Les conseils juridiques consultés par Freinet le confirment : à l'époque, une institutrice ne peut être nommée qu'exceptionnellement dans une école de garçons. Le couple s'entête à vouloir obtenir réparation de ce qu'il considère comme une brimade. En janvier 31, l'inspecteur d'académie renvoie une lettre d'Elise Freinet en précisant qu'il "*n'examine les réclamations que si les termes en sont absolument corrects.*" Aux élections au conseil départemental, en février, le Syndicat de l'Enseignement Laïque (Ecole Emancipée), minoritaire, prend prétexte de cette "brimade" pour opposer symboliquement la candidature d'Elise Freinet à l'institutrice désignée par le Syndicat National. Le 22 mai, une lettre d'Elise (en fait rédigée par Freinet) est envoyée au ministre, sur le même sujet. Comme elle mettait en avant un jeune enfant (depuis le 8 août 29, les Freinet sont parents d'une fillette, Madeleine, dite Baloulette) et un mari mutilé de guerre à 70%, ses amis syndicalistes conseillent de ne pas insister sur ces arguments : il est interdit de s'occuper de cet enfant pendant les heures de classe; quant au mari, en activité, il ne nécessite aucune assistance.

Se superpose un autre problème. Comme la municipalité de Saint-Paul doit reloger son bureau de poste, elle envisage de récupérer pour cela les logements de fonction d'institutrices, inoccupés du fait que les deux enseignantes actuelles sont logées avec leur mari. Le 20 avril 31, Freinet écrit à l'inspecteur d'académie pour s'indigner qu'on veuille toucher aux logements d'enseignants. Sans doute parce qu'il n'a pas reçu de réponse, le couple s'adresse directement au préfet qui s'étonne que la voie hiérarchique n'ait pas été respectée. Ils répondent tous deux que c'est à titre de simples citoyens de la commune qu'ils avaient réagi et non en tant qu'enseignants.

Pour clore cette année scolaire, le 11 juillet 31, Freinet, conformément à une consigne syndicale apparemment peu appliquée, refuse de transmettre à son adjoint un rapport d'inspection non cacheté, adressé par son intermédiaire de directeur, et il en fait retour à l'inspecteur. En août, un responsable syndical avertit qu'il a appris par une indiscretion que, pour ces faits, Freinet pourrait être menacé de déplacement d'office. Les amis syndicalistes qui sont loin d'être des tièdes, préfèrent calmer le jeu et éviter l'affrontement. Finalement, la menace est écartée. Mais, à n'en pas douter, il subsiste un contentieux qu'on ne tardera pas à retrouver.

### **Dans le collimateur de l'extrême-droite :**

Les faits évoqués précédemment limiteraient à la querelle locale un conflit éventuel. Mais plusieurs événements ont attiré l'attention, au plan national et international, sur l'influence grandissante de Freinet et de son mouvement.

### **Le "congrès" de Saint-Paul :**

En août 32, se tient à Nice le 6e congrès de la Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle. Freinet en profite pour inviter les congressistes à visiter à Saint-Paul une exposition des travaux de son mouvement dans le petit local de la CEL, puis à voir sa classe. D'après lui, une centaine de participants, de diverses nationalités, s'y rendent et cela ne manque pas de faire quelque bruit dans le village. Cette forme de consécration a de quoi irriter ceux qui n'aiment pas l'instituteur. Par contre, les visiteurs qui ont vu dans quelles conditions misérables sont obtenus les résultats dont il témoigne, se prendront plus facilement sa défense.

L'autre objectif de Freinet était d'infléchir la tendance socialement toujours trop neutre du congrès. Mais la motion qu'il dépose sur les relations entre l'éducation et le contexte social, en cette période de crise, ne sera pas mise au voix, ni même évoquée dans son discours de clôture par le président Paul Langevin, pourtant sympathisant de la gauche.

### **Le film *Prix et profits* :**

Curieusement, celui-ci ne figurait plus dans la mémoire du mouvement jusqu'au jour de 1985 où un spécialiste de Jacques Prévert s'enquit d'un film produit par la CEL au cours des années 30 et dans lequel aurait figuré notre poète. Seule indication : cela parlait de pommes de terre. Après recherche, je finis par découvrir un long article de Boyau, responsable du secteur Cinéma, annonçant, dans *L'Educateur Prolétarien* (n°1 d'octobre 32), la sortie d'un film d'Yves Allégret, financé par la CEL, sous le titre *Prix et Profits*. Ces éléments permirent ensuite à Henri Portier, animateur du secteur Cinéma de l'ICEM, de mieux nous informer sur les divers protagonistes, puis de retrouver le film aux archives du cinéma à Bois d'Arcy où quelques privilégiés purent le visionner.

Dans son article, Boyau indique que le film s'est réalisé *grâce surtout à l'initiative de nos camarades Collinet et Allégret qui ont mis à notre disposition, le premier ses projets et le second ses réalisations et son travail désintéressé*. Qui est Michel Collinet? Un jeune professeur agrégé de mathématiques, syndicaliste de tendance trotskyste, qui écrit dans *Clarté* sous le pseudonyme de Paul Sizoff, membre du groupe surréaliste d'André Breton dont il a épousé l'ancienne femme, Simone Kahn. Aux réunions de ce groupe, il avait rencontré Yves Allégret, les frères Prévert et Marcel Duhamel. C'est lui qui a servi d'intermédiaire entre la CEL et les protagonistes du film.

Yves Allégret, alors âgé de 24 ans, n'est pas encore le réalisateur connu de *Dédée d'Anvers* et de *Manèges* (tournés après la guerre avec sa femme Simone Signoret). Il a été jusqu'alors l'assistant de Cavalcanti, de Renoir et de son frère aîné Marc. Pour la première fois, il réalise seul un court métrage (550 m, 20 minutes) dont il est aussi le co-scénariste et le monteur.

L'histoire est simple. On suit le cheminement d'une récolte de pommes de terre, dont le paysan ne retire pas suffisamment pour payer les achats indispensables à sa famille. Le grossiste qui avait fait

état de la mévente, s'empresse de doubler le prix pour revendre au mandataire des halles. Au bout de la chaîne des intermédiaires, une femme d'ouvrier achète chez l'épicier les pommes de terre du repas (le prix en a augmenté à chaque étape) et elle doit renoncer aux autres dépenses nécessaires du ménage. Une évidence jaillit : "Il faut supprimer tous ces intermédiaires parasites". Le travailleur des champs et celui de l'usine se rejoignent et leur poignée de main scelle *l'union de tous ceux qui enfantent la richesse du monde*.

Boyou précise que c'est un film de pauvres ; pas d'acteurs professionnels, pas de vedettes. Quand on ne peut se payer des acteurs, on fait appel aux copains qui, en l'occurrence, s'appellent Jacques Prévert (il joue le commis du mandataire), son frère Pierre (le commis-épicier), Marcel Duhamel, futur animateur de la *Série noire* de romans policiers (l'ouvrier, dont la femme est jouée par Isabelle Kloukowski et la fillette par Lily Masson, fille du peintre surréaliste). Ajoutons que ces "amateurs" constitueront peu après le groupe Octobre qui ira jouer aux portes des usines de la région parisienne. Pour compléter ce générique peu banal, disons que l'opérateur est Eli Lotar à qui l'on devra, l'année suivante, les images de *Terre sans pain (Las Hurdes)* de Luis Bunuel. Il sera, après la guerre, le réalisateur du court-métrage *Aubervilliers*, avec un commentaire de Prévert.

Du fait de son orientation politique, *Prix et Profits* ne passe pas inaperçu à droite où il suscite des réactions de Lucien Rebatet (qui signe François Vineuil) dans *L'Action Française* et de Clément Vautel (sous le pseudonyme de Prosper) dans *L'Echo de Paris*. Le fait que la CEL soit producteur du film est pour certains une raison supplémentaire de haïr l'instituteur qui l'anime.

Malheureusement pour la coopérative, le film sera un échec financier, les instituteurs ayant hésité à en acheter des versions 9,5 mm pour Pathé-Baby. Il faut dire que le prix était de 720 F et n'aurait pu s'abaisser à 320 F que si l'on avait atteint 100 souscriptions. En revanche, *Prix et Profits* sera projeté, dans la région parisienne, au cours des spectacles militants de la bande à Prévert qui joue également sur scène la burlesque *Bataille de Fontenoy*.

### **La création de *L'Éducateur Prolétarien* :**

Comme pour le journal scolaire, Freinet a utilisé un obstacle comme tremplin. En 1932, l'administration postale refuse d'accorder désormais le tarif Périodiques au bulletin *L'Imprimerie à l'École*, prétextant qu'il n'est qu'un catalogue commercial de la Coopérative. Cela semble aberrant, compte tenu des nombreux débats qui s'y déroulent et des informations diverses qui y sont données. Mais comment faire comprendre à des bureaucrates que des enseignants à la recherche d'une autre pédagogie ont besoin de discuter des outils qui leur sont nécessaires, de les élaborer collectivement, de les produire, puis de les diffuser ? La part strictement commerciale est relativement réduite dans le bulletin, il n'empêche que l'on parle sans cesse des éditions (revues et fichiers), des films, des postes de radio, etc.

Faute de pouvoir faire admettre ses raisons par les PTT, Freinet amène le CA de la CEL à créer une nouvelle revue dont il rêvait depuis quelque temps et qui sera baptisée *L'Éducateur Prolétarien*. Pour donner le change à l'administration, c'est son beau-frère Fernand Lagier-Bruno qui est nommé gérant et qui déclare la nouvelle revue dans les Hautes-Alpes. Cela n'empêchera pas l'administration de créer des difficultés identiques, quelques mois plus tard. Mais la revue continuera malgré tout son chemin.

On se doute qu'avec un pareil titre, la revue attire davantage l'attention que lorsqu'elle s'appelait *L'Imprimerie à l'École*. Pour ceux qui en auraient douté, le mouvement affirme son ancrage à

l'extrême-gauche et cela suffit à justifier la hargne de ceux qui jusqu'alors l'ignoraient avec dédain.

## **Une violente campagne d'affiches et de presse**

### **Des affiches accusatrices dans le village :**

Dans NPP, nous apprenons comment, dans la nuit du 1er au 2 décembre (1932), l'employée de la coopérative, son frère et un ami viennent avertir que deux jeunes gens, arrivés en auto, ont collé dans tout le village deux affiches, une verte et une rouge. Freinet en publie le texte intégral (Educatrice Prolétarienne n°4, janv. 33, p. 208):

### ***AUX HABITANTS DE SAINT-PAUL***

***Nous attirons l'attention de la population saint-pauloise et plus particulièrement celle des parents qui envoient leurs enfants à l'école de garçons sur les agissements de l'instituteur FREINET :***

***CET INSTITUTEUR PRETEND FAIRE DES ELEVES QUI LUI SONT CONFIES DE FUTURS BOLCHEVISTES.***

***Lui-même le dit et l'écrit. De plus, l'enseignement qu'il donne aux enfants est absolument défectueux. Au lieu de faire correspondre ses élèves avec les jeunes russes de la république bolcheviste des Soviets, l'instituteur FREINET ferait beaucoup mieux de leur donner une solide instruction française.***

***Nous nous élevons contre l'enseignement déplorable de ce mauvais éducateur de la jeunesse et nous tenons à dire avec force que nous ne comprenons pas que la Société et l'Etat, qu'il veut détruire, le paient pour accomplir cette besogne.***

***La population de Saint-Paul éclairée sur l'enseignement donné à ses enfants par M. Freinet se joindra à nous pour demander son départ.***

***Un groupe d'habitants de Saint-Paul***

Pour la seconde :

### ***LES DEVOIRS DE M. FREINET***

***Veut-on un aperçu des dictées de l'instituteur Freinet à ses élèves ? En voici un échantillon instructif cueilli dans les cahiers des enfants : Dictée (sous forme de "Récit d'un enfant")***

***MON REVE***

*J'ai rêvé que toute la classe s'était révoltée contre le maire de Saint-Paul qui ne voulait pas nous donner les fournitures gratuites. M. Freinet était devant. Il dit à Monsieur le maire :*

*-- Si vous ne voulez pas nous payer les livres on vous tue.*

*-- Non!*

*-- Sautez-lui dessus, dit M. Freinet.*

*Je m'élançai. Les autres ont eu peur. Monsieur le maire sort son couteau et m'en donne un coup sur la cuisse. De rage, je prends mon couteau et je le tue.*

*Freinet a été le maire et moi je suis allé à l'hôpital. A ma sortie on m'a donné mille francs.*

*(Dictée se trouvant dans les cahiers d'élèves)*

*Sans commentaires !*

Ce texte d'enfant avait effectivement été imprimé le 14 mars précédent dans *Les Remparts*, le journal de la classe. Sur le moment, il n'avait suscité aucune réaction. Par contre, quand ses adversaires ont voulu obtenir le départ de Freinet, ils ont épluché avec soin tout ce qui pouvait être retenu contre lui. L'occasion était trouvée.

D'après NPP (p. 172), ce matin-là, avant l'heure de rentrée, Freinet est allé trouver certains parents pour leur demander s'ils ont des reproches à lui faire sur son enseignement. Ensuite, Elise Freinet, en congé de maladie, prend le relais et va voir les autres dans la campagne. Le couple est rassuré par les réactions favorables des familles qui n'hésitent pas à exprimer leur soutien. Le dimanche suivant (4 décembre), alors que Freinet a invité les parents d'élèves à venir en classe voir le travail de leurs enfants, le maire se présente auparavant à l'école avec une quinzaine de manifestants, sans enfants ou qui les envoient dans des écoles privées (EP 3, p. 137). En repartant, ils dissuadent les familles qui arrivent en affirmant que la réunion est annulée.

Tout malaise étant dissipé avec les parents d'élèves, le calme semble revenu. C'est peut-être se rassurer un peu vite car, devant une telle situation, l'administration sanctionne souvent l'instituteur jugé responsable d'un conflit avec la municipalité au détriment de l'école. Pour qu'elle le couvre, il faudrait des raisons majeures, ce n'est apparemment pas le cas.

### **Une campagne de presse nationale :**

Le calme est de très courte durée. En effet, le samedi suivant (10 décembre), *L'Action Française*, hebdomadaire national, publie le texte des deux affiches de Saint-Paul, en ajoutant un autre texte d'enfants montrant comment Freinet les entraîne à "raconter bassement une première communion". Voici ce texte :

*Dimanche 19 juin, a eu lieu la première communion à Saint-Paul : 19 garçons, 16 filles et 12 renouvelants. Monsieur le curé nous a donné une brioche à chacun. Nous partons à l'Eglise. Nous avons fait "la bombe". Castelli s'est saoulé. Des hommes étaient ivres aussi. Nous avons mangé à*

*la maison de bons gâteaux et de bonnes galettes.*

*Les trois élèves présents*

Détail amusant : l'un des auteurs de ce texte est le fils du garde-champêtre, amené par sa fonction à seconder le maire contre Freinet.

Le 22 décembre, Maurras revient longuement sur le sujet. D'abord pour rappeler que son journal fut le premier à dénoncer le scandale et que *La Victoire* et *Le Temps* n'ont fait que lui emboîter le pas. Il épingle ensuite Nicolas Lerouge qui, dans *La République*, a pris la défense de Freinet contre "*une conspiration qui pue la province embigotée*", sans même oser citer les textes incriminés.

Le 28, Maurras croise à nouveau le fer avec *La République*, puis avec *l'Humanité* qui prétendent atténuer les responsabilités de l'instituteur de Saint-Paul.

Le 4 janvier, il revient sur l'affaire en prenant à partie le psychanalyste genevois Charles Baudouin qui, dans une lettre à Freinet (EP 4, p. 201), avait éclairé le sens purement symbolique du meurtre dans les rêves exprimés par les enfants. Autre article le 29 du même mois.

On peut se demander pourquoi le leader de *L'Action Française* qui n'a probablement qu'un souverain mépris pour l'enseignement primaire, consacre tant de colonnes en première page pour polémiquer sur un incident de village, au sein même du long éditorial où il traite de politique étrangère ou nationale. Son mouvement royaliste, après avoir traversé une passe difficile du fait de sa condamnation par le Vatican, fin 26, et des succès de la droite classique, est en train de reprendre vigueur dans l'antiparlementarisme depuis la relative victoire des Radicaux en 32. Il trouve dans l'affaire de Saint-Paul une belle occasion de mettre en difficulté un gouvernement dont il connaît la fragilité (on ne comptera pas moins de 10 cabinets successifs en quatre ans) et de mettre en vedette son rôle de défenseur des valeurs traditionnelles.

Pour ne pas rester en retrait, la presse de droite plus classique s'engouffre à sa suite : *Le Temps*, *La Victoire*, *Le Matin*, *L'Echo de Paris*, *La Croix*, *L'Illustration* et, en province, tous les journaux réactionnaires ou cléricaux dont *L'Eclair de Nice*, *Le Journal du Midi*, sans oublier les feuilles extrémistes rivales : *Solidarité Française*, *L'Action Patriotique*, *L'Ami du Peuple* et *Le Franciste*, organe ouvertement fasciste (le premier à choisir la francisque pour emblème) qui s'illustrera par la dénonciation publique d'enseignants de gauche.

A cette époque, dans l'Italie voisine, Mussolini a imposé son pouvoir absolu et l'Allemagne est en train de passer sous la coupe du parti nazi. Certains souhaiteraient en France un régime de ce type. D'autres gens de droite prétendent hypocritement que c'est en interdisant toute initiative de fonctionnaires douteux qu'on se prémunira contre les tentations extrémistes.

Le fait que Maurras se porte à l'avant-garde du combat contre Freinet n'est sans doute pas pour ce dernier une catastrophe. L'incident resté au plan local lui était très défavorable, ne permettant qu'une faible mobilisation. Porté par l'extrême-droite au niveau national, comme l'une des "affaires" de l'année, il provoque certes la colère des notables radicaux qui n'avaient pas besoin de ce facteur supplémentaire de déséquilibre. Ces politiciens feront d'ailleurs lourdement payer à Freinet (en 35 et en 40) les interpellations que leur parti a dû subir à cause de lui en 32-33. Par contre, ce pilonnage de l'extrême-droite suscite à gauche une mobilisation pour la défense, à travers Freinet, de l'école publique et des fonctionnaires, en général. Sans Maurras, nul doute que Freinet aurait obtenu le soutien des militants de son mouvement et de certains sympathisants de l'éducation nouvelle, ce qui ne représente pas à l'époque une grande masse. A cause de Maurras, c'est toute la

gauche qui sera amenée à faire front, même si certains n'apprécient que modérément les initiatives de ce curieux instituteur.

Très vite, *L'Humanité*, *La République*, *L'Oeuvre*, *Le Populaire*, *L'Avant-Garde*, *Le Libertaire*, *Le Réveil ouvrier*, *La Wallonie* et localement *Le petit Niçois* prennent parti en faveur de Freinet. C'est sans surprise que, le 18 janvier, on voit *Marianne*, l'hebdomadaire littéraire de gauche, dirigé par Emmanuel Berl, consacrer une page entière à *l'instituteur de Saint-Paul* dans un reportage de Pierre Scize.

A mesure que se durcit la situation, se multiplieront les pétitions en faveur de Freinet. Sur l'initiative d'Henry Poulaille qui avait écrit des articles de soutien dans *Monde* et *Lectures du Soir*, se constitue un comité de défense réunissant des intellectuels comme Cendrars, Gide, Chamson, Dabit, Malraux, Peisson, Vildrac. Dans *La force de l'âge*, Simone de Beauvoir évoque le soutien qu'avec Sartre et d'autres, ils apportèrent à l'instituteur de Saint-Paul. De façon plus inattendue, Pierre Deffontaines, professeur de la faculté catholique de Lille, assure honnêtement Freinet de son soutien. Son télégramme ayant été capté et publié par l'extrême-droite, cet homme devra ensuite affronter les reproches de son milieu.

### **Une grève scolaire peu suivie :**

Comme on peut s'en douter, le retentissement national de l'affaire est loin de calmer les esprits sur place. Le 12 décembre, l'inspecteur primaire s'est rendu à Saint-Paul. Freinet lui propose de visiter les familles pour vérifier qu'elles ne sont pas solidaires des attaques. L'inspecteur préfère "*se tenir à leur disposition*" à la mairie, ce qui, évidemment, coupe court à toute rencontre.

A partir du 15 décembre, le maire tente de déclencher une grève scolaire que la plupart des parents sont peu enclins à appliquer. Le 21 décembre, Freinet écrit au Préfet pour se plaindre des agissements du garde-champêtre qui, le lundi 19, s'est posté sur le chemin de l'école pour renvoyer les enfants chez eux. L'adjoint et un conseiller municipal sont passés extorquer à certaines familles des signatures contre l'instituteur. Pour les intimider, le maire a convoqué à la mairie des parents qui refusaient de s'associer à la grève. Plus tard, on saura que des propriétaires terriens ont fait pression sur leurs métayers, le maire sur des artisans exécutant des travaux pour la commune. Il faut préciser que certains "grévistes", dont le fils du garde-champêtre, fréquentaient déjà très irrégulièrement l'école auparavant. Malgré toutes les manoeuvres de la municipalité, la moitié des élèves continueront à venir fidèlement en classe. Cette constance, dans un tel climat, marque un relatif succès pour Freinet. Elle révèle surtout, chez les parents concernés, un courage qui force le respect.

### **Réactions administratives :**

L'éclatement national de l'affaire a eu un premier effet : l'inspecteur d'académie retourne (à sa demande, dit-on) à son poste précédent, Oran. Les Freinet s'empressent d'y voir une victoire ; un peu trop vite, semble-t-il. Vraisemblablement, il a été reproché à l'administrateur d'avoir laissé se développer une situation préjudiciable à l'enseignement public. On en a la preuve quand, répondant plus tard à une interpellation, le ministre déclare : "*M. Freinet, loué, exalté par un certain nombre de pédagogues étrangers, félicité, encouragé par -- on peut bien le dire -- des publicistes éminents, grisé, enivré par quelques lignes de louanges parues aux colonnes du journal Le Temps, a fait dans cette école, non pas du communisme, mais du freudisme. On l'a ignoré ; plus exactement, ses chefs*

ne l'ont pas su, tandis que le savaient d'autres, en France et hors de France, qui le félicitaient pour ces mêmes faits. (...) La curiosité de ses chefs s'arrêtait aux frontières de cette commune qui apparaissait, dans la littérature pédagogique, comme une véritable capitale de la nouveauté et de l'audace. Enfin, il n'a pas été inspecté, ce qui, messieurs, enlevait, si je puis dire, une grosse part de responsabilité à ce maître." Il s'agit davantage d'un réquisitoire contre le laxisme de l'inspecteur d'académie (le ministre précise d'ailleurs qu'il a maintenant quitté Nice) que d'un plaidoyer en faveur de Freinet.

Le 22 janvier, se réunit le conseil municipal. Dès le début, le maire a donné le ton : *Je n'ai pas d'enfants, mais si j'en avais, je ne les enverrais pas à M. Freinet pour en faire des voleurs ou des assassins.* Les attendus de la déclaration municipale débordent largement la pédagogie pratiquée par l'instituteur : *Considérant que cet instituteur dirige une coopérative dite "L'Imprimerie à l'Ecole", qu'il y imprime avec l'aide des élèves et de jeunes filles des quantités de feuilles, d'opuscules, etc. expédiés journellement par ballots dans toute l'Europe et même en Russie Soviétique et qu'en conséquence il fait un métier qui l'absorbe non seulement pendant les heures de repos mais encore pendant les heures de classe, au détriment de l'instruction des élèves qui est de ce fait reléguée à l'arrière-plan ; Considérant que cet instituteur collabore à un journal "L'Internationale de l'Enseignement" où il dit qu'il poursuit à l'école une propagande révolutionnaire, chose qui ne tend rien moins qu'à fausser l'esprit de la jeunesse et à saper les bases mêmes de l'Etat et de la société qui le payent.*

Après avoir laissé entendre que la municipalité serait *"impuissante à conjurer le risque de création d'une institution libre"*, elle demande au ministre le remplacement de l'instituteur, devenu *"indésirable pour la population"*. Freinet décide d'attaquer le maire en diffamation.

Le 28 janvier, est convoqué le Conseil Départemental de l'enseignement primaire. Freinet certifie que le directeur de l'Ecole Normale, venu enquêter à Saint-Paul, lui avait déclaré que l'affaire reposait sur des peccadilles. Son rapport aboutit néanmoins à ces attendus : *Considérant que M. Freinet a accueilli, laissé écrire et imprimer des textes de rédactions libres qu'il aurait dû écarter pour les soustraire à l'attention des élèves ; constatant en outre que, par la publicité qui leur a été donnée, ces textes ont provoqué une émotion préjudiciable à l'école ...* le conseil prononce la censure, simple admonestation mais qui fragilise encore la position locale de l'instituteur. Ses adversaires s'emparent aussitôt du fait pour exiger son départ immédiat.

En février, l'inspecteur primaire compense l'absence de véritables inspections depuis 1928 (il n'avait effectué que des visites rapides, parfois après l'heure de sortie des élèves) par une présence de quatre journées (les 11, 13, 14 et 24 février) au cours desquelles il épluche le travail de plusieurs années. Alors qu'il a refusé précédemment d'aller rencontrer les parents favorables, il va maintenant rendre visite à ceux que le maire a fait pencher pour la grève. Freinet publie (EP 6, p.302) l'intégralité du rapport et ses propres remarques. C'est faire beaucoup d'honneur à ce recueil de mesquineries, destinées à montrer que l'instituteur n'en serait pas là s'il pratiquait la bonne vieille pédagogie conventionnelle. On va jusqu'à trouver "passable" l'état du local, à faire des remarques sur le chauffage et l'hygiène, en feignant d'ignorer le refus de la mairie d'approvisionner l'école en bois et en eau.

Seul intérêt de l'enquête, que Freinet qualifie de policière, le rappel des textes qu'on lui reproche d'avoir laissé imprimer : celui du rêve meurtrier, de la communion et celui-ci, du 9 décembre 31, sur un autre rêve (coïncidence comique, l'auteur est encore le fils du garde-champêtre). *Hier soir, j'ai rêvé qu'il nous fallait aller à la guerre. Nous étions toute une bande. Mathieu disait : "Il nous faut aller à la guerre." -- Moi je n'y vais pas. -- Oui, mais les gendarmes t'attraperont. --Je ne me laisserai pas faire. Mais il fallait y aller. Moi j'étais caché dans la terre. Tous les autres sont partis.*



Comme il le pratique habituellement, Freinet laisse discuter les enfants sur le sujet et le texte est complété par quelques lignes intitulées *Notre enquête : Nous ne voudrions plus partir pour une guerre. 4 élèves cependant partiraient. Nous nous demandons s'ils ont bien leur bon sens : Alphonse, Baptistin et Eugène qui ont leur père mutilé et Robert.* Un instituteur, lui-même mutilé, avait-il le droit de laisser imprimer de telles horreurs?

Ajoutons que le 10 mars, un enfant écrit qu'il a rêvé qu'il était cowboy. Une partie de la classe décide qu'il vaut mieux ne pas publier ce texte "en raison de l'état de grève à Saint-Paul". *Notre enquête : André dit "Et si cela tombe entre les mains de la gendarmerie, on dira que nous voulons tuer tout le monde, ce qui n'est pas vrai".*

La principale crainte de Freinet, exprimée en mars dans une circulaire aux militants, est le déplacement d'office qui mettrait en question le fonctionnement de la CEL (locaux pour entreposer le matériel, personnel employé localement, proximité d'une gare pour l'expédition des colis).

### **Les ennemis de Freinet lèvent le masque :**

Le tribunal correctionnel a rejeté la plainte en diffamation de Freinet contre le maire et l'imprimeur des affiches. Bizarrement, certains échos évoquent pour cela les Assises. Les amis du maire publient le communiqué suivant : *Les habitants de Saint-Paul, écoeurés des attaques dont a été l'objet M. Demargne, maire de la commune, se réjouissent du jugement du Tribunal correctionnel de Grasse. Ils sont unanimes pour adresser au Maire leurs félicitations pour son courage civique, son dévouement constant à la commune et s'unissent pour l'assurer qu'ils sont à ses côtés **dans la besogne d'épuration nationale qu'il a entreprise** (souligné par C. Freinet). Ils sont unanimes pour remercier les avocats (...), tous les bons Français patriotes : "Croix de Feu", "Action Française", "Jeunesses Patriotes" ainsi que les journaux L'Eclaireur de Nice, L'Action Française, etc.*

Le syndicat de l'Enseignement des Alpes-Maritimes riposte dans un communiqué : *A Saint-Paul, une minuscule coterie à la traîne du maire, continue ses provocations, profère toutes sortes de menace et se prépare à créer des incidents irréparables. Le Préfet est au courant certainement. Nous l'en prévenons en tout cas. Si notre camarade Freinet, dont le calme et l'attitude sont exemplaires, était l'objet de sévices, nous en rendrions responsable le préfet des Alpes-Maritimes. L'affaire de Saint-Paul se lie à toutes les tentatives de fascisme dont le corps enseignant et les organisations d'avant-garde sont l'objet. Il importe de ne pas mépriser de telles tentatives. Si les menaces fascistes sont encore en France sur le plan des menaces verbales, en Allemagne, elles en sont à la destruction physique, par le revolver, le poignard ou la matraque, de tous ceux qui luttent pour l'amélioration du sort des travailleurs.*

*Les gages donnés par l'administration aux adversaires de Freinet (censure, rencontre avec des parents grévistes), loin de les calmer, n'ont fait qu'exacerber leur hargne. Puisqu'on le reconnaît "coupable", pourquoi l'instituteur continuerait-il d'enseigner au village? L'ambiguïté se trouve au niveau des griefs. Au pire, l'administration reproche à Freinet quelques imprudences pédagogiques. Ses ennemis l'accusent de "bolcheviser" les enfants (lui qui est le plus farouche adversaire de tout endoctrinement) et, plus globalement, d'être un individu dangereux, passant ses soirées à écrire on ne sait quoi, payant les employés de sa coopérative au-dessus du tarif habituel pour expédier un peu partout des brochures qui ne peuvent être que séditeuses.*

Au cours du second trimestre, aucune pression n'a pu imposer la grève scolaire à une majorité d'élèves. Hormis les éternels absentéistes, les familles grévistes trouvent elles-mêmes que la

situation a assez duré. D'où la volonté des partisans du maire de brusquer les choses et d'obtenir, s'il le faut par la force, le départ de Freinet.

### **La journée où tout bascule :**

C'est au su de tout le monde que se prépare une action violente. Les ministères et la Préfecture sont tellement conscients de la montée de la tension que les télégrammes échangés sur l'affaire entre Paris, Nice et Vence sont partiellement codés : seuls les mots anodins sont transmis en clair, les autres doivent être décodés par des spécialistes, comme pendant les opérations militaires. Cela donne la mesure du climat sur place. Chacun sait à Saint-Paul que la rentrée des vacances de Pâques, le lundi 24 avril 1933, sera une journée décisive.

Deux récits donnent le détail de cette folle journée : les souvenirs personnels d'Elise Freinet (NPP, pp. 189 à 194) et un texte du Syndicat de l'Enseignement, appuyé sur les témoignages des acteurs du drame, publié dans *L'Éducateur Prolétarien* (n°7, pp. 359 à 367) et diffusé par ailleurs en brochure.

### **Un dispositif de protection des enfants :**

Les partisans de Freinet l'ont prévenu de ce qui se trame : on cherchera par la violence à empêcher la rentrée des classes. Dès le vendredi précédent, Freinet a alerté la Préfecture des menaces qui pèsent sur son école. *L'Action Patriotique* a écrit à son sujet : *Il faut prendre la bête puante à la gorge et l'étouffer ou la forcer à s'enfuir*. Le dimanche soir, un conseiller municipal, en désaccord avec ses collègues devant une telle atmosphère de violence, vient dévoiler le plan de la municipalité : une manifestation a l'intention de saccager les locaux, mettant l'instituteur dans l'impossibilité matérielle de faire la classe.

Le lendemain, dès 7 h 30, les parents favorables à Freinet sont sur place. Des opposants aussi, mais à distance, attendant l'arrivée du maire. Conscient du danger, un père a apporté son revolver et le confie à Freinet pour le cas où les menaces deviendraient trop graves. Plus tard, certains militants, connaissant le pacifisme de Freinet, estimeront qu'Elise a dû exagérer la dramatisation. Pourtant tous les témoignages confirment ce qu'elle dit de ce revolver (NPP p.189 et 191). Les enfants non grévistes effectuent leur rentrée à 8 h, sous la garde de leurs parents. La grille est refermée à clef par Freinet qui reste seul dans sa classe avec ses élèves.

### **Plusieurs vagues d'assaut contre l'école :**

Le maire arrive enfin et la manifestation vociférante se déchaîne : "*A Moscou ! communiste ! bandit ! salaud ! sortez-le !*" On secoue la grille d'entrée. De la fenêtre de son logement au premier étage, Elise Freinet, impassible, domine la horde déchaînée. Quelques excités s'attaquent à une petite fenêtre donnant sur la rue. C'est alors que Freinet, sortant dans la cour, crie : "*J'ai là sous ma garde quatorze enfants. Je les défendrai coûte que coûte. Et si quelqu'un pénètre dans les locaux, voilà !*" et il sort le revolver. Par prudence, il met les enfants à l'abri dans sa cuisine, inaccessible de la rue.

A 8 h 15, arrivent enfin sur place deux gendarmes, envoyés par ordre de la Préfecture. Sans doute

parce que l'adjoint au maire est un ancien gendarme, ils pratiquent la non-intervention. Une altercation violente se produit entre une manifestante particulièrement énervée et une mère venue protéger son enfant présent dans l'école : on lui a reproché de se trouver là, "*n'étant même pas Française*".

A l'heure de la récréation, les écoliers sortent dans la cour sous la conduite de leur instituteur. Les hurlements redoublent. Une collaboratrice de Decroly, en visite dans la région, était venue à l'improviste témoigner sa sympathie à Freinet. On se doute de l'accueil qu'elle reçoit : le maire lui interdit l'accès à l'école. Des artistes et des intellectuels séjournant à Saint-Paul apprennent le scandale, s'indignent, viennent sur place, alertent l'Académie, la Préfecture, les syndicats enseignants et ouvriers.

A 11 h, les élèves sortent pour aller manger chez eux. Vers midi, le commissaire de police de Cannes est sur place et interroge Freinet. A 13 h, rentrée de l'après-midi ; les quatorze élèves sont présents. Cette constance suffit à confirmer le courage et la détermination des partisans de Freinet. Les manifestants reviennent plus excités que jamais, largement avinés pendant l'interclasse (selon NPP, le curé en est responsable : il aurait ouvert sa cave ; le syndicat parle des cafés du village. Les deux sources peuvent fort bien avoir conflué). Des commissaires spéciaux, venus de Nice, sont maintenant sur les lieux.

### **Négociation d'une trêve :**

L'inspecteur d'Académie, arrivé enfin à Saint-Paul, parvient avec peine à se frayer un passage jusqu'à l'entrée de l'école. Alors commence une longue négociation avec Freinet. Peut-être la crainte d'un incident grave ferait-elle accepter par l'administration un changement de poste favorable au couple, mais Freinet se méfie (avec raison, semble-t-il) et veut protéger l'avenir de son mouvement. Il n'accepte qu'un congé de maladie de trois mois. On peut enfin annoncer aux manifestants que, le lendemain, un autre instituteur accueillera les enfants.

Par la suite, le nombre d'élèves présents ne dépassera pas 21 sur 28 inscrits, soit 7 de plus seulement que pendant les semaines de grève, certains parents ayant profité du conflit pour mettre leurs enfants au travail. Cela donne la mesure réelle de l'opposition à l'instituteur, même en excluant les pressions de la municipalité sur certains parents.

Pour résumer cette journée du 24 avril 33, les syndicalistes écrivent : *C'est le fascisme!* On ne peut en effet qualifier autrement un tel assaut contre l'école par des gens qui, dans leur majorité, n'y ont jamais eu d'enfants. Pendant la nuit suivante, tous les militants sont alertés par circulaire afin de renforcer la mobilisation. Freinet insiste dans une autre circulaire, le 9 mai, sur la nécessité d'empêcher le déplacement d'office. Mais peut-il encore espérer revenir dans sa classe de Saint-Paul?

### **Des manifestations de soutien :**

Le 9 juin, *L'Humanité* rend compte d'une réunion tenue la veille, rue Cadet à Paris. Sous la présidence du professeur Henri Wallon et après une présentation de Paul Vaillant-Couturier, Freinet fait une conférence sur la pédagogie qu'il pratique. Il reçoit le soutien de délégations d'étudiants et de certains universitaires. Après un entracte de chants et danses des patronages de Villejuif et

Bagnolet (férocement critiqués dans *Les Humbles* par Wullens pour leur style de music-hall), Wallon fait l'éloge de la pédagogie soviétique. L'article est accompagné d'une photo du préfet Benedetti de Nice, on se doute que ce n'est pas pour le glorifier.

Le 15, Freinet est à Perpignan et prévoit de semblables manifestations à Lyon, Lille, Tours. Dans le même temps, il reçoit aussi parfois des cartes anonymes d'insultes, comme celle-ci adressée sans enveloppe de Blois, le 26 mai, à *Monsieur Freinet, instituteur communiste en congé disciplinaire : Freinet, il n'y a donc pas dans ton patelin un père de famille ayant des couilles au cul et un bon Browning dans son tiroir ?* Le terme de fascisme est-il exagéré ? Peut-être le retentissement national de l'affaire de Saint-Paul aura-t-il préparé certains esprits à réagir plus rapidement quand une nouvelle menace s'exprimera avec une tout autre ampleur le 6 février 34.

### **Le déplacement d'office :**

Le 21 juin, prenant prétexte de sa participation à la manifestation de Paris, le préfet annonce à Freinet qu'il est déplacé d'office à Bar-sur-Loup (poste probablement choisi parce que le maire de cette commune s'était porté témoin pour la défense de son ancien instituteur).

### **Ainsi parlait le ministre :**

Une délégation, dirigée par Gabriel Péri, obtient une audience du ministre Anatole de Monzie. Wullens en publie plus tard le compte rendu dans sa revue *Les Humbles*, sous le titre *Ce sacré Anatole*. Dès que les visiteurs prononcent le nom de Freinet, *l'interpellé saute sur son siège, lève les bras au ciel et hurle : - Ah! non, vous n'allez pas encore m'emmerder avec cette couillonnade-là!... Une couillonnade, oui, une pure couillonnade : je le répète et je le prouve, ça n'a même pas le mérite de la nouveauté, cette méthode : ça se trouve déjà dans les oeuvres du Père Rollin. Relisez-les, vous y trouverez l'imprimerie à l'école.* Et comme ses interlocuteurs se montrent sceptiques sur une utilisation réelle à l'époque et demandent des précisions, il leur conseille de lire les oeuvres du Père Rollin.

Personnellement, j'ai voulu en savoir plus sur ce prétendu antécédent historique. En fait, ce que conseille le célèbre ecclésiastique du XVIIIe dans son *Traité des études* (I,I,§2), c'est le bureau typographique de l'abbé Dumas. Malgré la dénomination, il ne s'agit nullement d'une imprimerie mais d'un simple jeu de lettres mobiles sur carton, avec lequel les élèves étaient invités à reproduire les textes proposés par l'inventeur dans son livre *La Bibliothèque des enfans* (1733). Ferdinand Buisson en parle dans son *Dictionnaire de Pédagogie* (p. 299 et 1530) et précise que, pour habituer les enfants à lire toutes les syllabes et tous les mots possibles, Dumas introduisait *les plus burlesques assemblages de lettres*, comme on en trouve dans les *Voyages de Gulliver* (par exemple, Glubbudrib, Luggnag, Struldbrugs, etc.). J.J. Rousseau jugeait un tel artifice inutile pour l'apprentissage de la lecture (*L'Emile*, Livre second, XXVIII). Cet outil pédagogique est donc aux antipodes de l'utilisation par Freinet de l'imprimerie. Mais la position de ministre semble autoriser à dire n'importe quoi.

Malgré la promesse ministérielle faite à la délégation de traiter "humainement" le cas du couple Freinet, les choses en restent là. Le déplacement d'office continue de s'imposer.

### **Est-ce la capitulation ?**

Par delà son refus de céder à la réaction et l'appel qu'il renouvelle aux militants pour qu'on le

soutienne massivement au Parlement et dans les départements. De nombreux télégrammes et pétitions de soutien sont effectivement envoyés à l'administration. Freinet est finalement contraint de s'incliner.

D'après NPP (p. 200), Freinet prend, le 28 juillet, le car pour Bar-sur-Loup où il est accueilli chaleureusement. Le texte conclut : "*Freinet ne pouvait retourner à Bar-sur-Loup, car c'était accepter la rétrogradation pour incapacité de service. C'était aussi l'avis de tous les camarades. Lallemand lança l'idée d'une école nouvelle à St-Paul et qui serait l'école expérimentale de la CEL. Déjà l'Ecole Freinet était conçue.*

Voici ce qu'en dit Freinet lui-même : "*Je suis effectivement nommé à Bar-sur-Loup où j'ai fait classe un jour, le 29 juillet (mes anciens élèves, aujourd'hui dans la grande classe, ont spontanément cherché au fond des placards notre vieux matériel d'imprimerie, reclassé les caractères et travaillé tout le jour à 4 ou 5, pour imprimer un texte que chaque élève emportait le soir. Triomphe normal et spontané de l'Imprimerie à l'Ecole!)"* (EP 1, oct.33, p.11). Il ajoute un peu plus tard : "*Nommé régulièrement à Bar-sur-Loup, je suis allé faire classe le 29 juillet, afin de me faire installer officiellement. Mais je n'avais nullement l'intention de m'y rendre en octobre parce que notre vie familiale et coopérative aurait été impossible.*" (EP 2, nov.33, p.63). Et il insiste sur les raisons climatiques qui l'avaient amené à quitter ce village en 1928.

Les choses sont claires, Freinet ne s'est pas rendu à son ancien poste pour étudier un retour éventuel. Ayant reçu un ordre impératif, il a fait procéder à son installation administrative, le dernier jour ouvrable de l'année scolaire, afin de ne pas se trouver en abandon de poste, ce qui aurait pu motiver sa révocation. Il est donc juridiquement à couvert pendant la durée des vacances d'été et apparemment décidé à demander ensuite un autre congé que son état de mutilé de guerre pourra difficilement lui faire refuser.

[\(retour\)](#)